

LES AMIS DE LA POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

SOMMAIRE

L'Exposition Nationale de Poznan : *R. B.* — Un effort « Américain » : *Z. Kasprowski.* — Les Conditions d'un séjour à Poznan pendant l'Exposition Polonaise. — Les Amis de la Pologne à l'Exposition de Poznan. — Une Étrange destinée : *Bem.* — Le Dixième Pavillon : *Sieroszewski.* — Une jeune Belge aux campagnes Polonaises : *V. Decordes.* — Une Étude magistrale sur le Corridor : *P. S.*

L'Exposition de Poznan



UNE SALLE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS



L'Exposition Nationale de Poznan

Dix ans après sa résurrection politique, la Pologne a voulu établir son bilan. Elle l'a présenté, non pas en des comptes-rendus de journaux officiels, ni en mémoires bourrés de chiffres, mais sous une forme concrète et frappante : l'Exposition de Poznan. Ses travaux de dix ans se sont couronnés ainsi par une nouvelle entreprise. Il semble que le travail soit un jeu pour cette nation intelligente et débordante de force.

L'Exposition de Poznan a été conçue pour un triple but. D'abord, elle veut présenter au public la Pologne nouvelle, reconstituée en une si courte période, et par son propre labeur. Les visiteurs polonais la contempleront avec une juste fierté, ils repartiront vers leurs tâches quotidiennes l'esprit rasséréné et confiant. Les étrangers ne pourront pas ne pas ressentir de respect pour l'Etat nouveau, dont certains doutaient encore. Ils apprendront à compter avec ses puissances économiques, sa valeur intellectuelle et sa force de caractère.

En second lieu, l'Exposition qui offre le tableau de l'unification polonaise, achève par là même d'unifier les trois parties de la Pologne qu'un siècle d'oppression avait tenté de rendre étrangères l'une à l'autre. Les industriels de Lodz expédiaient leurs cotonnades à l'immense marché russe, vers l'Oural, tandis que les commerçants de Posnanie, par la force des lois et des douanes, s'approvisionnaient en Allemagne. A l'Exposition de Poznan, les Polonais découvrent des débouchés dans leur propre territoire, et ils s'aperçoivent que la Pologne produit à peu près tout ce dont elle a besoin, locomotives, machines agricoles, foreuses pour puits de pétroles, aussi bien qu'étoffes et papiers, tout comme fers forgés et statues d'églises : justement l'énumération complète des produits exposés à Poznan équivaldrait à un dictionnaire complet. La seule liste des exposants forme un copieux catalogue qui décourage la patience.

Le troisième but des organisateurs a été d'enrichir la ville de Poznan des édifices qui lui manquaient encore, et de doter l'Etat de monuments nouveaux. La plupart des édifices de l'Exposition ont été construits pour durer et les statues qui l'embellissent perpétueront les gloires polonaises alors que les pavillons et les stands auront disparu.

Pourquoi Poznan a-t-elle été choisie, de préférence à des villes polonaises plus connues et plus appréciées à

l'étranger, Varsovie la capitale ou Cracovie, la ville d'art et de science ? Poznan est aux portes de l'Europe occidentale et de l'Europe centrale. C'est la ville la plus polonaise : les Allemands en sont partis, et ils n'avaient pas permis aux minorités ethniques de s'y installer, quand ils étaient les maîtres. Poznan n'a point de ghetto, et si elle est dépourvue de cette touche d'orientalisme qui fait le pittoresque de Varsovie, du moins, nulle lévite ne vient rappeler dans ses avenues la pénible question juive, que les Russes créèrent en entassant un nombre excessif d'Israélites dans les provinces de l'est.

A Poznan, rien que des Polonais, et c'est là qu'on peut le mieux juger ce qu'ils sont et ce qu'ils valent.

La ville de pierres et de briques, dans cette atmosphère slave, est toute germanique d'apparence, mis à part quelques anciens et précieux monuments comme l'Hôtel-de-Ville. L'Allemagne germanisait ses Marches de l'Est comme elle pouvait, par les matériaux inanimés où ses architectes s'essoufflaient à faire passer l'âme pédante, dominante et déplorablement dépourvue de goût, de la Germania. Dans ce cadre de maisons trapues, qui se donnent des airs moyen-âge par des plaquages tarabiscotés que dévore la rouille, l'Exposition apparaît encore plus polonaise. Elle est simplicité sans recherche, harmonie chantante, joie des yeux et fête de l'esprit. C'est la grâce latine, alliée au charme slave.

De larges espaces, ménagés entre les stands ; le ciel, sa grandeur et ses caprices ; des pelouses gazonnées et des cordons de fleurs ; des eaux jaillissantes. L'Exposition a emprunté les floraisons du Parc Wilson et les a continuées par ses jardins. On peut se délasser des visites aux pavillons par des haltes dans cette aimable fraîcheur. Assis à l'ombre d'un arbre, on jouit de la gaieté de l'Exposition, en regardant passer les excursions en longues bandes, aller et venir les promeneurs, s'agiter les petits marchands avec leur éventaire, et l'on goûte la sereine beauté des ensembles architecturaux. Une noble perspective s'ouvre entre le Palais du Gouvernement, dans le vieux style polonais du baroque simple et fort, portant dans sa frise seulement sa légère fantaisie, et le Palais des Beaux-Arts qui s'arrondit entre deux ailes droites. Entre les deux édifices, un monument aux aviateurs, par Wittig, aux lignes puissantes et sobres, et de l'un à l'autre, sur un côté, au long d'une



LE PALAIS DU GOUVERNEMENT



LE RESTAURANT OKOCIM ET LE PAVILLON DE L'INDUSTRIE

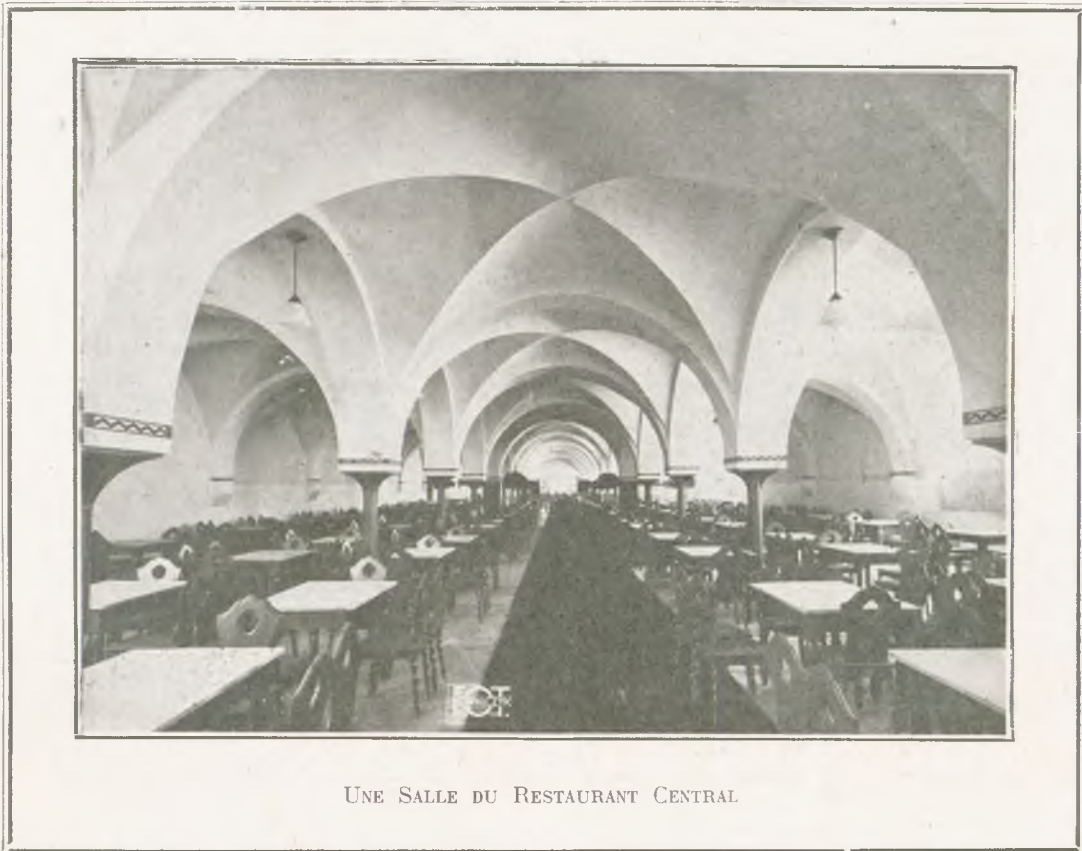
pelouse, une rangée de statues à l'antique. Un autre ensemble, délicieux celui-là, est continué par le Pavillon du Verre, bâti de lames de verre jaunes et brunes, soulignées de triangles d'un rose laiteux, verticales aux paires, horizontales au clocheton. Devant cette féerie moderne s'épanouissent les lys d'un jet d'eau, entre les pointes d'une étoile de fleurs. Un palmarium ferme l'allée qui mène à ces charmantes merveilles. Une élégance très pure marque l'ensemble des stands du commerce, en longues colonnades dont la blancheur est discrètement soulignée d'un trait d'ocre et rehaussée de losanges indigo.

Par ci, par là, des constructions audacieuses, très modernes, dont l'intérêt est dans la combinaison de quelques surfaces planes ou courbes, comme le Pavillon des Postes, ou celui de l'Aviation. Mais vieux styles rénovés, ou recherches contemporaines, tout porte le cachet polonais. Bien mieux : l'unité voulue par les organisateurs se retrouve d'un bout à l'autre de l'immense terrain de l'exposition. Elle est dans la couleur, claire et fraîche, des blancs avivés de vieux rose, elle est dans la présentation des stands. Les murs extérieurs portent des statistiques, des tableaux, de brèves et frappantes indications, toutes exécutées dans la même graphie. On lit sur une paroi d'un pavillon agricole : « La Pologne vient au second rang en Europe pour la production des pommes de terre — au second rang pour la production du seigle ». Bordant les allées, des poteaux indiquent par leurs couleurs, leurs tailles et quelques mots des données essentielles, par exemple la proportion des ré-

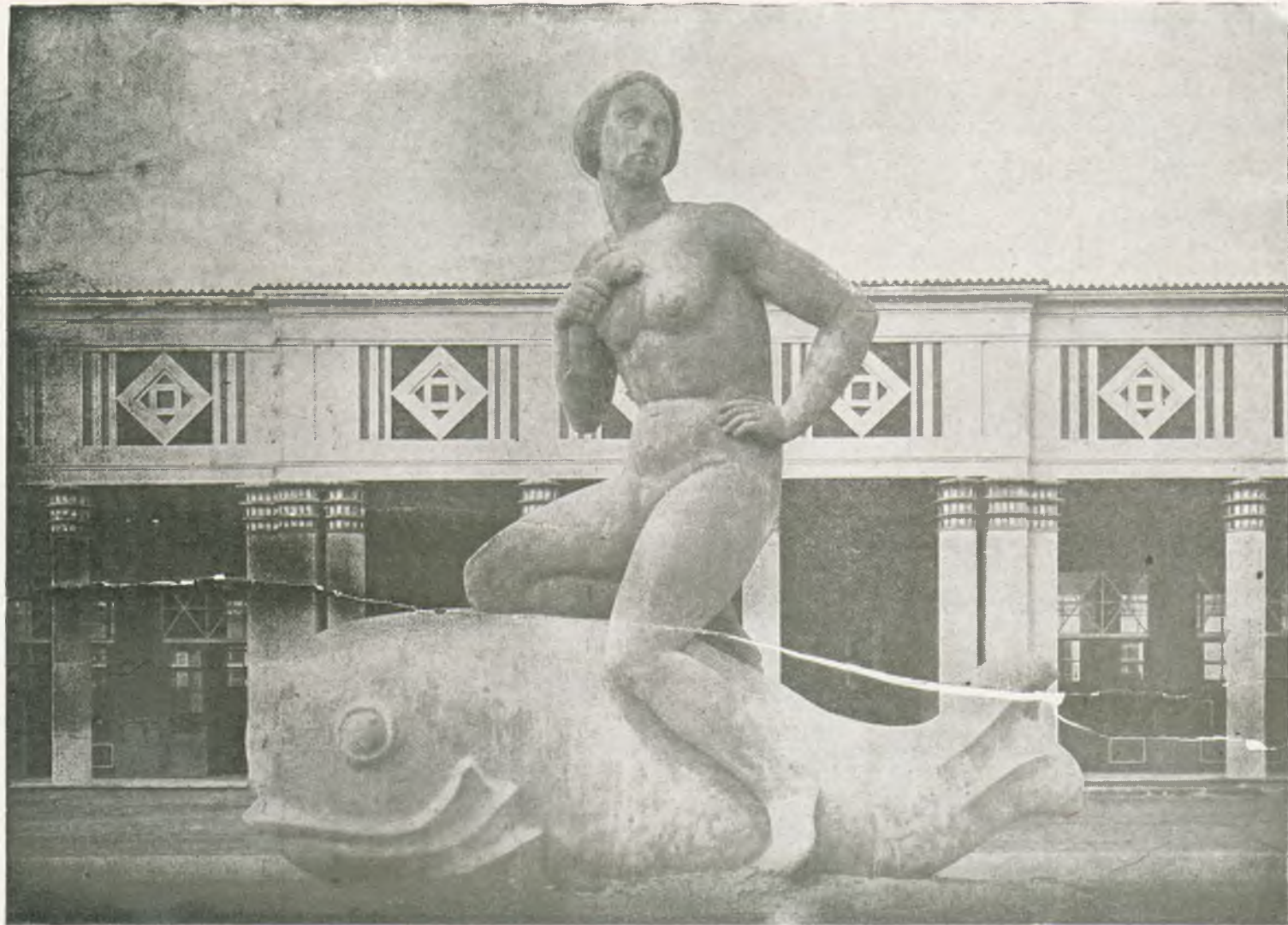
coltes à l'hectare dans la grande et la petite propriété. Que les spécialistes et les techniciens explorent l'intérieur des stands ; au public ordinaire, une promenade dans les allées enseigne déjà beaucoup !

La bonne, l'ingénieuse idée ! Elle nous permet de croire que nous avons visité l'Exposition, alors qu'après des journées et même des semaines, nous n'avons fait que l'entrevoir ! Car c'est un monde, cette Exposition. En fait, c'est la Pologne entière, dans toutes les manifestations de son activité.

A tout seigneur, tout honneur : le Gouvernement polonais a présenté les travaux de ses divers Ministères, par une intéressante innovation. Le Ministère des Affaires Etrangères ne saurait abuser de la formule : « la diplomatie publique ». Mais il expose des documents anciens, qui sont la preuve de l'ancienneté de la Pologne, de ses traditions, de la légitimité de ses droits. L'un d'eux est amusant : ce sont les comptes de la dépense occasionnée par la visite d'un ambassadeur étranger. Tout est scrupuleusement noté, jusqu'aux condiments de la cuisine. Et l'on a parlé du désordre polonais ! Le Ministère de la Guerre expose travaux de cartographie, recherches chirurgicales, armements, que sais-je ! La section du Ministère de l'Instruction Publique est remarquable. Noté au passage, dans les multiples salles dont elle se compose, les méthodes pour l'enseignement des langues vivantes, en particulier les tableaux de prononciation figurée des lettres françaises (par Mlle Mellerowicz), et trouvé avec attendrissement, sans l'avoir cherché, un numéro spécimen de la Revue des « Amis



UNE SALLE DU RESTAURANT CENTRAL



UN FRAGMENT DE LA COUR D'HONNEUR DE L'EXPOSITION
LA SIRÈNE ET LE DAUPHIN (Fontaine)



DANS LE HALL DU PAPIER

de la Pologne » parmi les périodiques adoptés par les lycées polonais. Au rez-de-chaussée du palais, l'exposition de la « Mer », à laquelle s'intéresse passionnément ce peuple de 30 millions d'habitants auquel on n'a concédé que 70 kilomètres de côtes. Il y a là plans en relief de Gdynia et Dantzig, modèles de bateaux, photos des colonies françaises où ces bateaux vont aborder... Tout cela pimpant sous les drapeaux, les fanions, les banderolles.

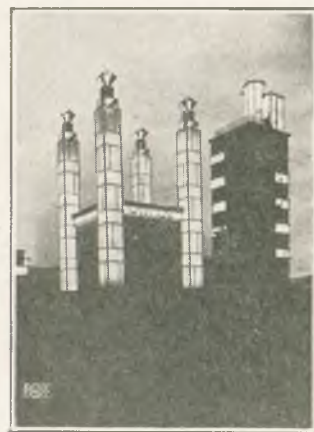
Au Palais des Beaux Arts, que de splendeurs ! Voici des Zak, dont les toiles sont de tendres poésies, voici des Skoczylas, tableaux et dessins, qui a donné aux montagnards des Tatras des figures d'une dignité âpre, dans un style contenu qui déborde tout de même de vigueur et de joie. Voici des eaux fortes du visionnaire Brandel, exquises et raffinées dans le détail, fantasmagoriques dans l'ensemble, hallucinantes, angoissantes, magnifiques. Stryjenska : ses paysans, leur verve, leur malice et leur naïveté. Les grandes éditions, les tapis ou kilims entre lesquels on ne peut fixer son choix...

Entrons au Pavillon des Municipalités : nous reverrons par la photographie et les plans en relief les chères villes déjà parcourues : Cracovie, Lublin, Bydgoszcz... Mais est-il possible qu'elles aient tellement changé ! En si peu d'années, elles ont pu se nettoyer de la crasse de l'oppression russe, ou se débarrasser du sceau de moellons et de fer de l'oppression allemande ! Elles se sont donné des écoles polonaises, dans des murs polonais, des gares, des hôpitaux, des usines électriques. Que tout cela représente d'argent, de sacri-

fices, d'amour ! Avec amour aussi ces stands ont-ils été aménagés. On est fort ému au milieu de cette Pologne qui reprend avec tant d'ardeur sa place parmi les grands Etats modernes.

Vous êtes fatigué d'avoir vu tant, en si peu de temps. Allez déjeuner. Au centre de l'Exposition, le Restaurant Okocim vous offre une cuisine excellente, et vous ne payez guère que 3 ou 4 zlotys (9 à 12 francs) pour un repas. Ou bien, allez à l'Hôtel Polonia, qui s'élève aux portes de l'Exposition et pour l'Exposition. Luxe, orchestre, salles de banquets, cabinets particuliers. Chaque jour, les organisateurs, M. Bertoni, qui représente le Gouvernement, le D^r Wachowiak, directeur de l'Exposition, y reçoivent les délégations nationales ou étrangères les plus disparates, mais toutes également confondues d'admiration.

Quand vous retournez aux stands, ne manquez pas d'entrer au Pavillon du Travail Féminin. Ce fut, avant et pendant la guerre, un rude travail, aux écoles clandestines, aux sociétés secrètes, aux formations de combat. J'ai retrouvé là le souvenir d'une amie, récemment décédée, députée de Poznan. Au dessous de son portrait s'étalait un ordre d'arrestation délivré par les autorités allemandes, et qu'on a retrouvé aux archives de Poznan. Les femmes polonaises risquaient leur liberté, leur vie, plus encore, au service de la Patrie malheu-



LE PAVILLON DES VITRAUX

reuse. Aujourd'hui, ayant pris le goût de l'action et l'habitude des responsabilités, elles ont une presse intéressante, et nombre d'œuvres sociales. (Retrouvé là aussi, dans les vitrines, un numéro des « Amis de la Pologne », exposé comme un des meilleurs correspondants de la « Femme Polonaise »).

Cet édifice qui porte à son fronton une inscription curieuse, latine par un mot, polonaise par l'autre : « Polonia Zagranica » est consacré à l'émigration polonaise. Songez qu'il y a 7 millions de Polonais hors de Pologne ! Ceux des Etats-Unis, les plus nombreux ont envoyé des masses de documents, de tableaux, de moulages. L'Armée Haller qui fut constituée en majeure partie de volontaires polonais d'Amérique, possède là

presque un musée de souvenirs, que garde un soldat en uniforme bleu-horizon. Une sorte de théâtre aux figures de bois montre comment l'Allemagne essaye de germaniser ses minorités polonaises par l'école, l'église, l'usine. Dans le stand français, les « Amis de la Pologne » sont de nouveau à l'honneur, pour les fêtes, les concerts, les ballets, les représentations théâtrales donnés en accord avec la Société polonaise des Amis du théâtre.

Un pavillon des plus agréables est celui des Propriétaires Foncières, les « Ziemianki ». Ces dames ne se contentent pas de cultiver leurs terres et d'en accroître la prospérité ; elles veillent au maintien des traditions, elles tâchent de sauver les costumes nationaux, tout en introduisant l'hygiène dans les chaumières. Leur Exposition déborde de richesses : dentelles, broderies, meubles peints, vieux costumes, tapis, tableaux, bijoux. Il est à l'autre bout de l'Exposition. Pour y parvenir, vous avez traversé la zone (dangereuse) des pavillons de la confiserie : le chocolat et les bonbons de Pologne sont inégalables. Vous avez longé les pavillons des liqueurs, en tours chinoises, dont les étages sont composés de bouteilles. Vous avez entrevu le théâtre de plein air, énorme, où chaque soir, si le temps s'y prête, on joue des pièces historiques.

Mais vous n'avez pas encore la moindre idée des pavillons de l'industrie métallurgique, du pétrole, de



L'ENTRÉE DE L'EXPOSITION



UN PAVILLON DE L'ALIMENTATION

l'alimentation, de l'artisanat, de la presse... et d'une multitude d'autres.

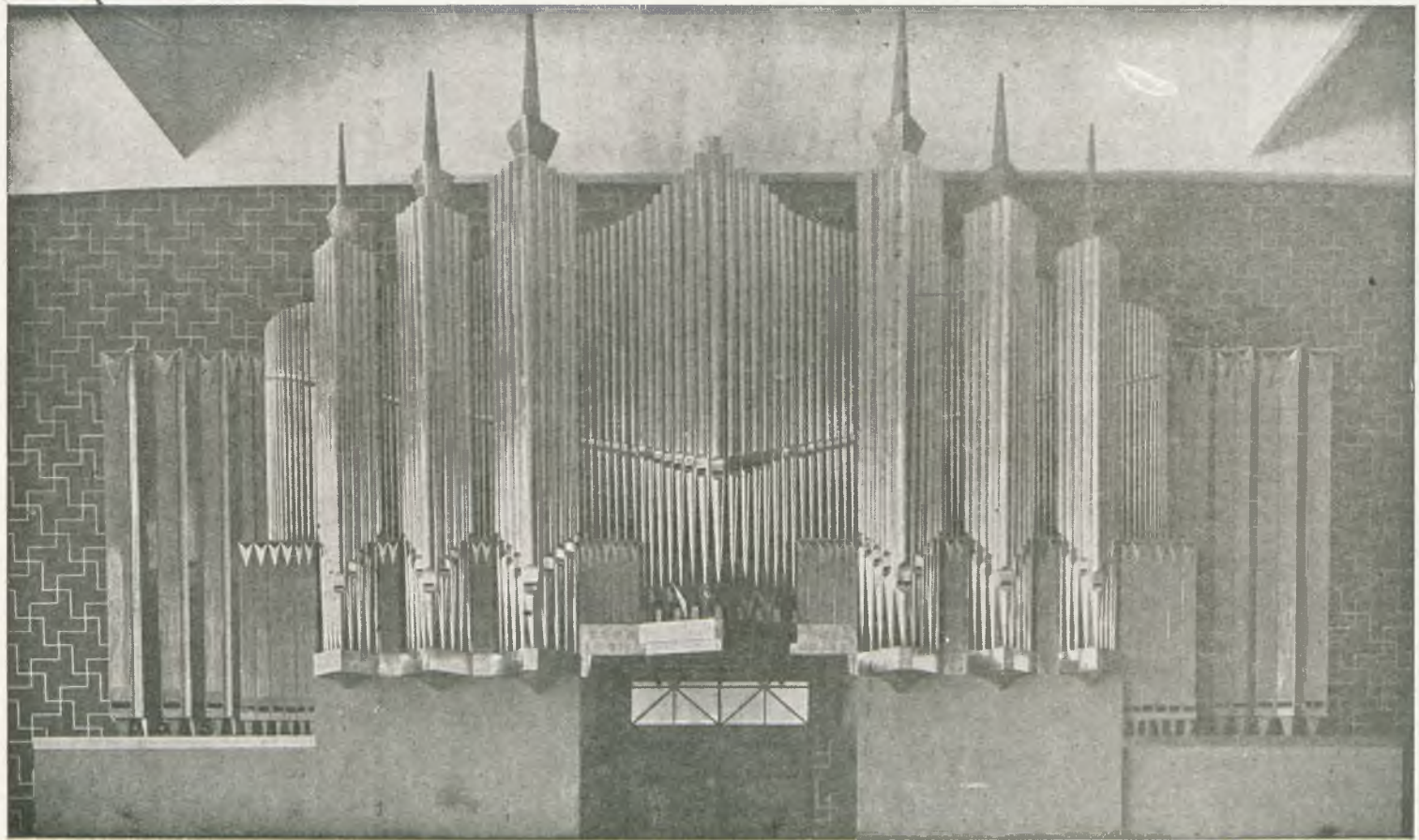
Vous savez seulement que la Pologne est bien plus grande, bien plus forte, bien plus riche, bien plus belle que vous ne l'aviez imaginé, vous qui pourtant lui avez voué amour et admiration. Vous savez qu'elle a fait en dix ans un effort surhumain, presque incroyable.

Et vous vous prenez à souhaiter que le monde entier s'en vienne à Poznan, les Français en premier lieu. Ils ont vu d'autres Expositions. A Poznan, ils assisteraient à une résurrection nationale dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple.

R. B.

Pour tous renseignements sur les prix des billets, et les importantes réductions consenties aux visiteurs de l'Exposition, adressez-vous à

l'Agence POLEXPRESS, 22, Bd des Italiens, Paris



L'ORGUE DE LA SALLE DES FÊTES



LES PAVILLONS DES LIQUEURS

Un Effort “ Américain ”

La vie industrielle et économique de la Pologne frappe par le rythme américain de son travail. L'Exposition Générale polonaise, dont l'ouverture a eu lieu le 16 Mai, en constitue un exemple.

L'emplacement de l'Exposition, après les derniers agrandissements, occupe un espace de 600.000 mètres carrés. Tout cet emplacement est canalisé et éclairé à l'électricité. Pour l'égaliser, il a fallu transporter 150.000 m³ de terre qui représentent le contenu de 15.000 wagons. Les diverses installations ont exigé l'établissement de 15 kilomètres de câbles électriques, 11 kilomètres de tuyaux de canalisation : 20 wagons de fer, etc... Ce travail intensif a exigé la collaboration des milliers d'ouvriers, sans compter le personnel stable des bureaux, comptant plus de 150 employés.

Aucun obstacle, sans en excepter les gelées extraordinaires qui sévirent sur le pays en février, n'arrêta le cours rapide des travaux, fût-ce un seul jour.

C'est aussi avec une rapidité fébrile qu'on a procédé à la reconstruction des gares de Poznan, et, à la frontière, de celle de Zbaszyn. La gare de l'Exposition est d'un goût délicieux, et ses nombreux services fonctionnent parfaitement bien, y compris celui des logements.

Les objets à exposer sont divisés en cinq groupes. Sur ce qu'on appelle « le terrain. « A », s'élèvent les pavillons de l'Industrie lourde, des monopoles d'Etat,

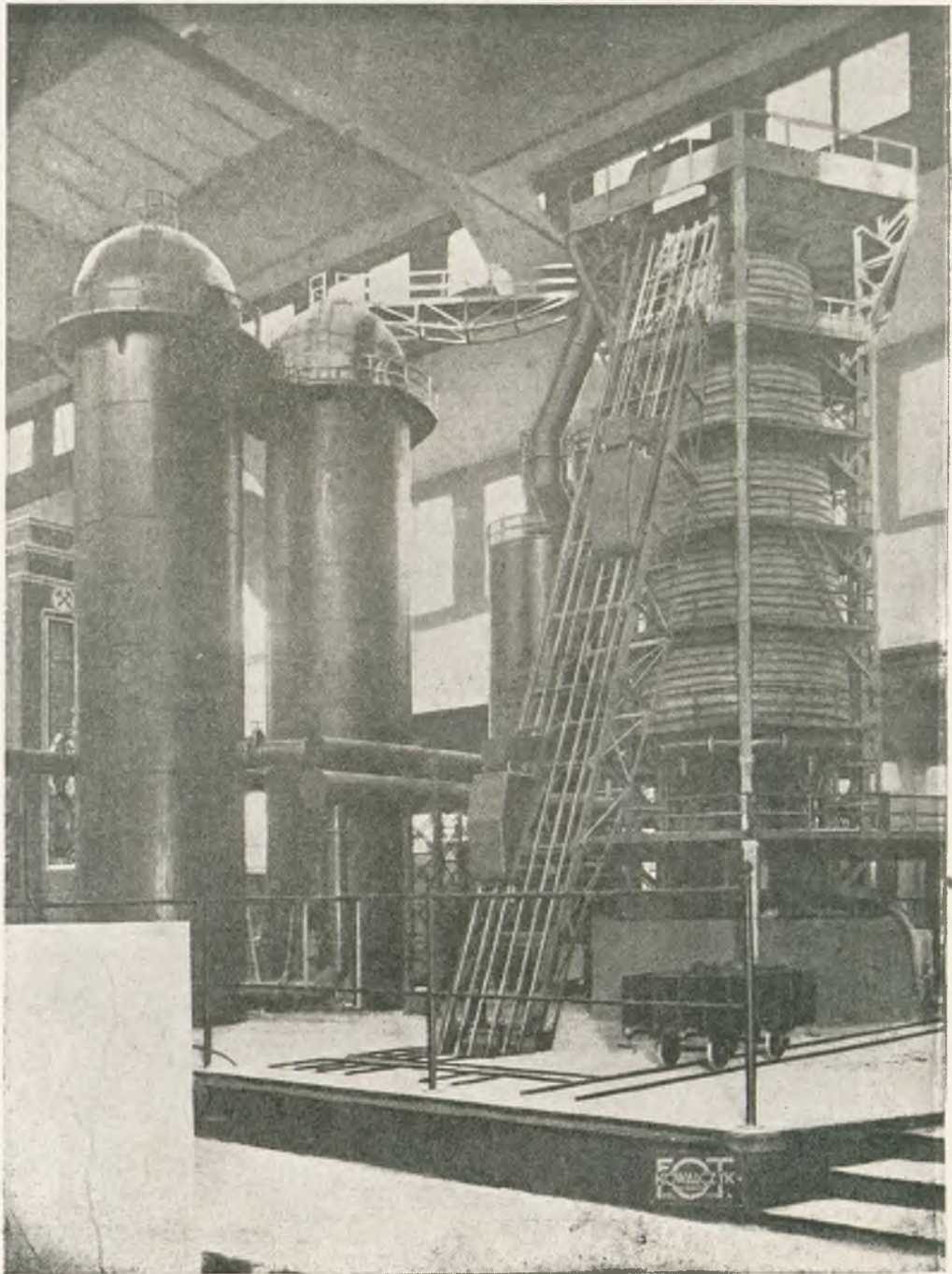
de l'Industrie textile, de la confection et branches voisines.

Sur le terrain « B » nous voyons l'exposition du Gouvernement, les communications, l'aviation, l'industrie automobile, enfin l'art, la science et les administrations autonomes locales.

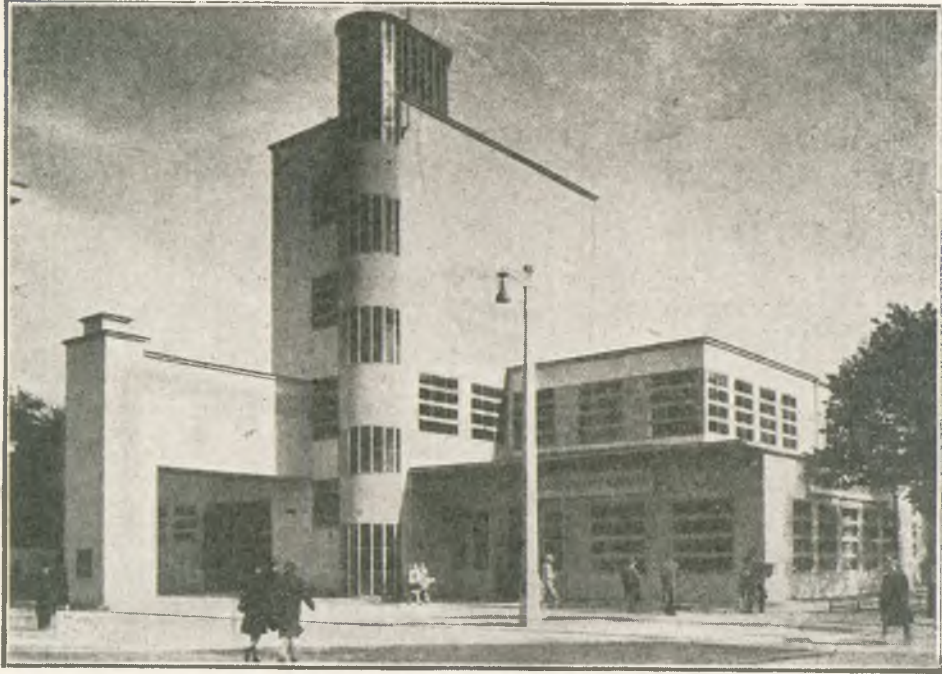
Le terrain « C » comprend les Postes et Télégraphes, les stations thermales, etc., la Pologne à l'étranger, les travaux féminins, l'industrie musicale, etc., etc.

Le terrain « E » reçoit les objets exposés par l'Agriculture et les Forêts, et une arène sportive avec une tribune couverte pour 4.000 personnes, un parc d'attractions, etc. Tous les groupes ci-dessus mentionnés appartiennent organiquement à quatre grandes parties qui sont : la Culture et l'Art, la vie économique nationale, l'Education physique et les Sports, enfin les Emigrants. L'exposition de la Culture et de l'Art contient des spécimens du passé et du présent et est très imposante. Elle s'intéresse non seulement à l'Art pur, mais aussi à l'Art appliqué, largement compris.

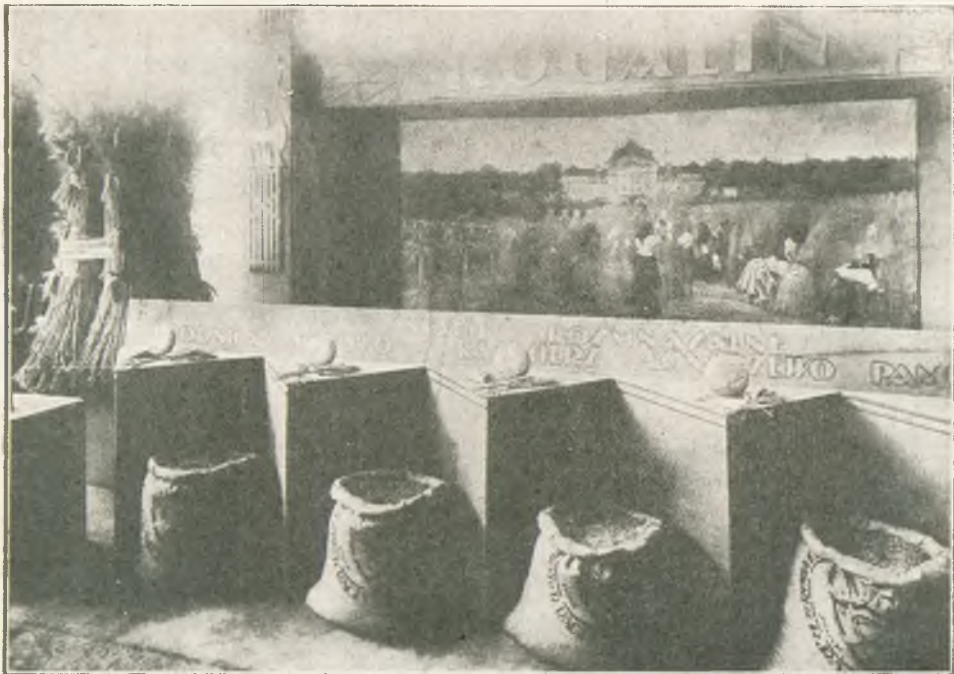
Dans la salle de représentation on trouve les chefs-d'œuvre de l'Art polonaise : L'Hommage prussien, Jeanne d'Arc, Batory à Pskow, et les célèbres cartons de Mehoffer. L'entrée du pavillon est la plus haute expression de l'élégance et du goût décoratif. Elle a été immortalisée dans un catalogue artistique, où se mani-



UN FRAGMENT DU PAVILLON DE L'INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE



LE PAVILLON DES POSTES



UN COIN DU PAVILLON DE L'AGRICULTURE

feste d'une façon frappante le niveau élevé de l'art polonais.

Dans la section des sciences et de l'éducation, l'idée maîtresse a été de souligner la tâche de l'école polonaise, non seulement comme institution d'enseignement général, mais surtout comme ayant le devoir de former de vigoureuses et persévérantes générations, qui continueront dans l'avenir la reconstruction de la Pologne restaurée.

La section de la vie économique n'est pas moins bien représentée ; elle donne bien l'idée de l'importante puissance économique de notre Etat. Au premier plan, apparaissent l'Agriculture et les Forêts qui ont obtenu jusqu'à 300.000 mètres carrés de terrain. On comprend ces privilèges de l'Agriculture dans un pays où 68 % de la population travaille la terre.

Le Ministère de l'Agriculture organise, en outre, des démonstrations sur l'art vétérinaire, l'enseignement agricole, etc., et des halls spéciaux contiennent du cheptel vivant, en grand nombre.

Enfin, l'industrie lourde paraît, avec les Mines et Hauts-Fourneaux en tête. L'exposition de l'industrie métallurgique groupe 150 exposants. Des appareils des plus nouveaux modèles sont visibles en mouvement, et des moteurs de différents types, les locomobiles, des machines agricoles et de minoteries, enfin un groupe très curieux d'instruments de précision complètent le tableau de la production industrielle polonaise.

Le Ministère des Communications, dans son pavillon à lui, présente des locomotives et des wagons construits dans le pays, et une série d'illustrations, de photographies, très bien comprises, prouvent l'immense et fructueux travail des cheminots polonais, pendant les dernières années. Les pavillons suivants sont occupés par l'industrie du bâtiment, l'électricité, l'industrie textile, la confection.

Dans le dernier groupe, une place importante est occupée par l'industrie frigorifique. Cette importante branche de l'industrie à laquelle sont liés tant d'importants problèmes se rapportant à l'exposition, a été

représentée à l'Exposition d'une façon tout à fait intéressante.

Il faut louer l'initiative heureuse et européenne des organisateurs de cette section qui ne se sont pas contentés d'un sec catalogue des objets exposés, mais, dans la mesure du possible, se sont efforcés de montrer le travail dans l'industrie sous sa forme naturelle. Donc nous assistons à l'extraction du pétrole, à celle du charbon, aux transformations de minéraux en métal, à la fabrication du papier, on nous montre les métiers textiles en action, etc...

Le groupe, de la Santé et de la Protection Sociale donne tout ce que l'hygiène contemporaine a créé jusqu'ici dans la science difficile et précieuse de la protection de la vie humaine.

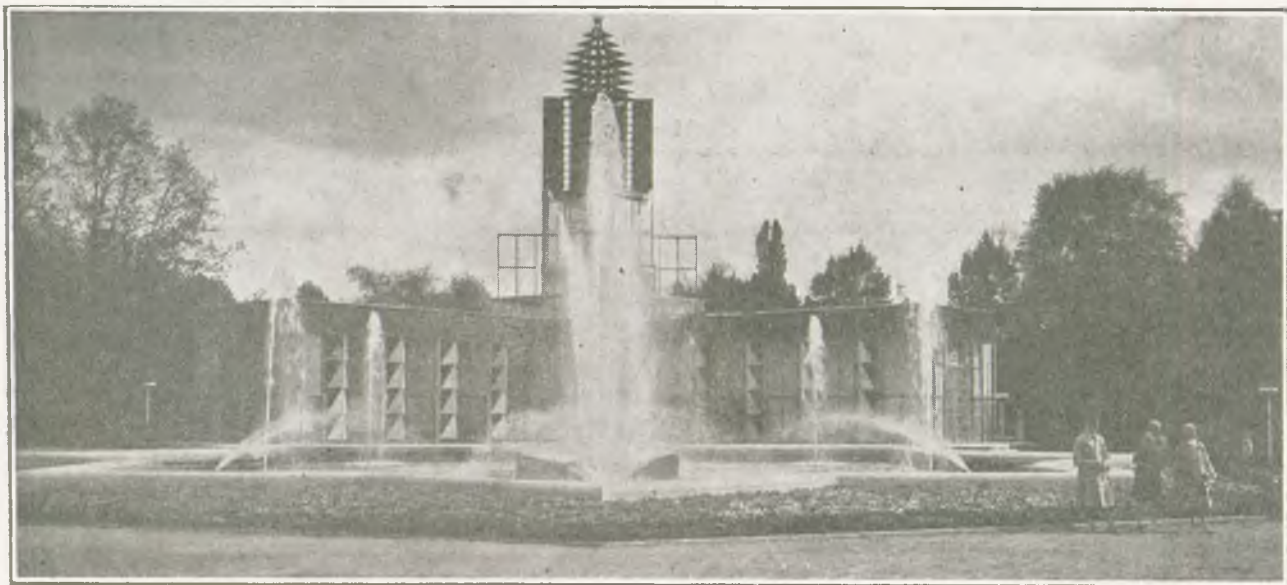
L'élan naturel de la jeune génération trouve son expression dans une série de réunions sportives, telles que la fête de l'Education physique, le Tournoi d'es-crime, les régates, les courses et beaucoup d'autres, comprises dans un programme soigneusement étudié. Le terrain de ces concours est un stade modèle, organisé à l'européenne.

La section IV : ce sont les Emigrants. Les Polonais dispersés dans différentes régions du globe, figurent à l'Exposition, groupés en 45 comités.

Enfin, le côté purement récréatif n'a pas été négligé, suivant les traditions de Bacchus et de Terpsychore. Le royaume de ces derniers est le « Restaurant Central » qui n'est pas négligeable, car il a un personnel de 500 serviteurs et un « dancing » qui constitue le dernier cri de la technique « dancéngnienne ». C'est la « great attraction » du quartier du rire et de la gaieté appelé « La joyeuse petite ville », qui groupe des théâtres, des tirs, des cinémas, un train de montagne, des routes de traîneaux et beaucoup d'autres attractions, ainsi que des crémeries, des pâtisseries et des kiosques à friandises.

Cherchez ce qui pourrait bien manquer à l'Exposition ?

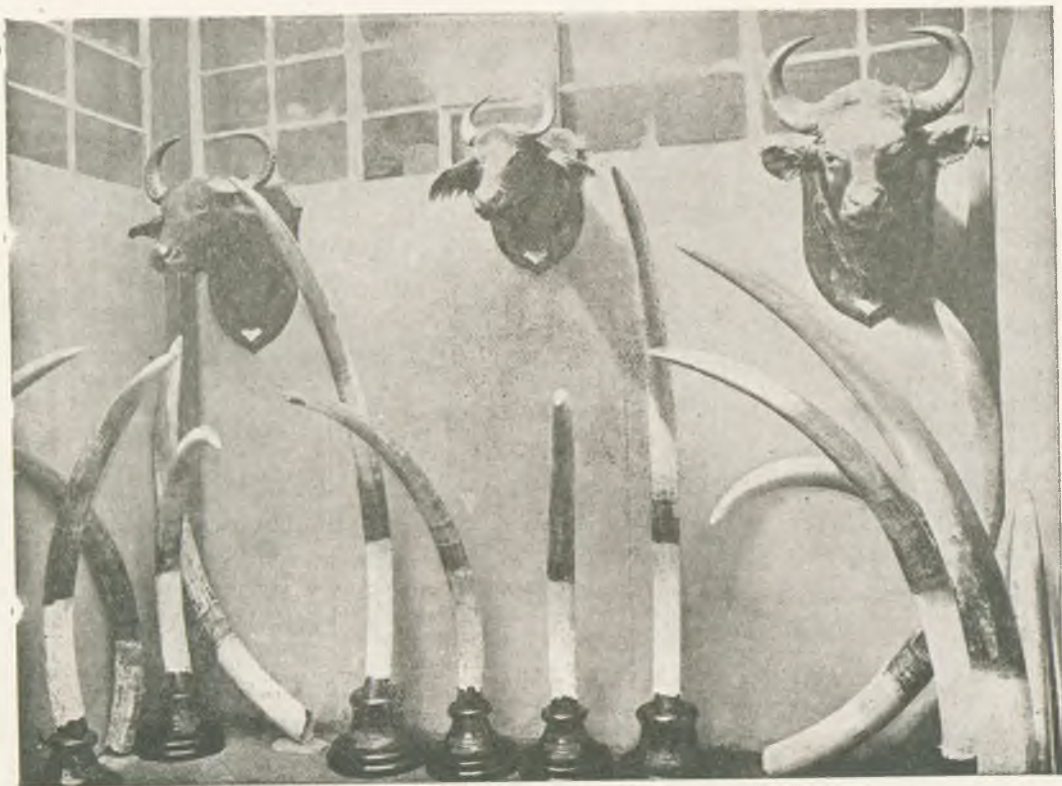
Z. KASPROWSKI.



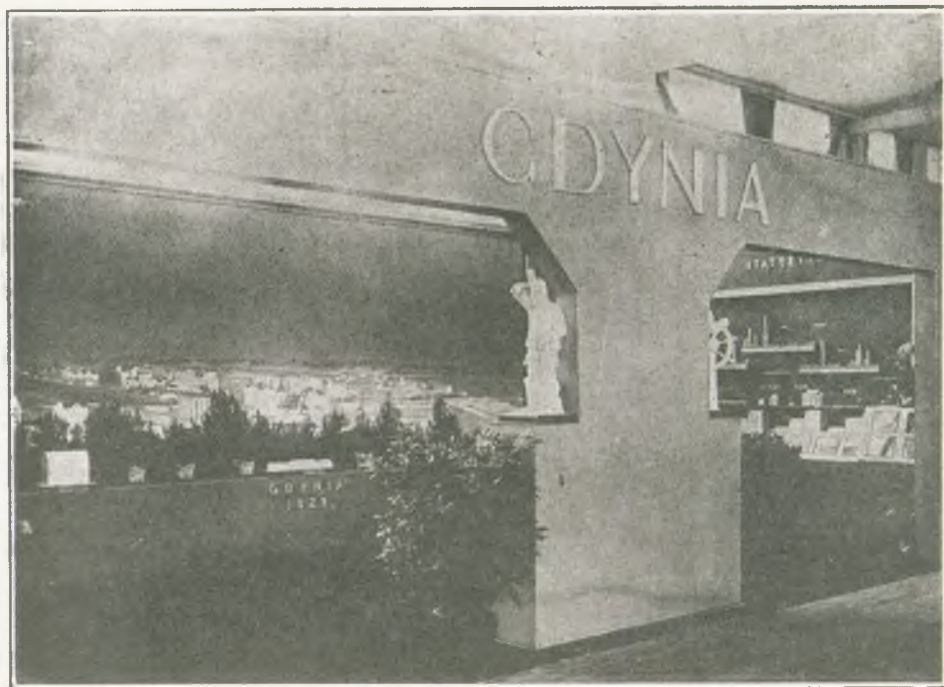
LE PAVILLON DE VERRE



L'ENTRÉE DU PAVILLON DE CRACOVIE



DANS LE PAVILLON DE CHASSE



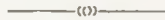
LE STAND DE GDYNIA



LA RÉCEPTION DE MADAME MOSCICKA AU PAVILLON DES FEMMES POLONAISES

Les Conditions d'un séjour à Poznan

pendant l'Exposition Générale Polonaise



La Pologne est un des pays d'Europe où les prix se maintiennent relativement bas, et Poznan est l'une des villes les moins chères de Pologne. Naturellement, il y a à Poznan beaucoup d'occasions de dépenser de l'argent, comme d'ailleurs pendant toutes les grandes Expositions, mais les prix ne s'éloignent guère des prix normaux. Les autorités municipales de Poznan et le Comité de l'Exposition ont tout fait pour préserver les visiteurs de surprises désagréables.

Avant tout, on s'est efforcé d'assurer le logement aux visiteurs attendus. Le Bureau municipal des logements, créé tout exprès, a obtenu des chambres pour environ 50.000 personnes par jour, sans compter les hôtels privés et pensions de famille, où le Bureau des logements n'a retenu que 100 chambres, laissant le reste à la libre disposition du public. De plus, toute une série d'unions de sociétés ont préparé les logements de ceux de leurs membres qui doivent venir à Poznan. Par conséquent, aux jours les plus encombrés, comme par exemple, pendant le Congrès de chant Panslave, alors qu'on s'attend à l'arrivée de 100.000 personnes, tous trouveront des logements appropriés.

S'il s'agit du prix des logements, il faut les diviser en trois catégories : 1° les hôtels et pensions de famille ; 2° les habitations privées ; 3°, les logements en commun

Dans les hôtels et pensions de famille, les prix varient d'après le degré de confort et de luxe ; comme indication, nous dirons pourtant qu'à l'Hôtel « Polonia » qui est le plus grand de Pologne et possède tout ce qu'un hôtel moderne peut posséder, le prix d'une chambre à un lit est de 18 à 35 zlotys par jour. (Le zloty vaut 2 fr. 80)

Dans les habitations privées, les chambres ont été divisées en quatre classes et les autorités municipales ont fixé les prix : par jour, 12, 10 et 6 zlotys pour une chambre à un lit ; 16, 14, 11 et 8 pour deux lits ; un lit

supplémentaire avec sa literie, coûte 4 ou 3 zlotys par jour.

Dans le cas où le locataire ne reste qu'un seul jour, ces prix sont augmentés de 50 % ; en revanche, un long séjour obtient un rabais qui, après six semaines, atteint 40 %.

Dans les logements en commun, divisés aussi en quatre classes, on paie par personne de 2 à 5 zlotys.

Comme nous le voyons, les prix du logement à Poznan ne sont pas trop élevés.

Le second problème, aussi important que celui du logement, est celui des approvisionnements. Les préparatifs appropriés ont été faits, les dispositions prises. Les entreprises d'approvisionnement, telles que les boucheries, les laiteries, les fruiteries, ont été réorganisées et leurs installations, mises à la hauteur du travail qui leur incombe pendant l'Exposition. Par exemple, une laiterie a étendu ses possibilités de 7.000 à 16.000 litres par jour.

Les restaurants ont fait de grandes provisions.

Les prix des restaurants sont les suivants :

1° Restaurant de 2^e classe : petit déjeuner, 1 zl. 25 ; déjeuner, 1 zl. 50 ; diner, 2 zl. 20. Le prix de la nourriture pour la journée entière s'élève à 4 zl. 95.

2° Hôtels de 1^{re} classe : petit déjeuner, 1 zl. 50 ; déjeuner, 2 zl. ; diner, 3 zl. Pour la journée entière, ce sera donc : 6 zl. 50.

3° Restaurant de luxe : petit déjeuner, 2 zl. ; déjeuner, 4 zl. 50 ; dîner, 6 zl. Donc, pour la journée : 12 zl. 50.

D'ailleurs, tous les jours, la presse publie les prix courants des différents articles de consommation et le prix des menus des restaurants.

De cette façon, le problème du logement et de l'approvisionnement a été heureusement résolu pour la durée de l'Exposition.





L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Les Amis de la Pologne à l'Exposition de Poznan



M. JANUSZ TLOMAKOWSKI

Sur l'immense Exposition nationale flottent partout les drapeaux polonais, rouge et blanc. Un seul drapeau étranger, dans ce joyeux envol : c'est celui de la France, sur le stand des « Amis de la Pologne ».

Nos amis polonais nous ont fait le grand honneur de nous associer à leur grandiose manifestation de Poznan. Ils ont voulu que nous participions à leur joie et à leur fierté, dans cette fête de l'énergie nationale. Comme ils ont eu raison ! Les amitiés que la Pologne a conquises par ses hautes vertus, c'est son patrimoine spirituel. Le succès de notre association est encore une

preuve de la grandeur polonaise, et du rayonnement de l'âme polonaise sur le monde. La Pologne peut présenter notre travail aux visiteurs de l'Exposition puisqu'elle l'a inspiré !

Nous voici donc « exposants » de Poznan, seuls d'entre tous les étrangers. Mais sommes-nous des étrangers ! Ce mot est choquant, s'appliquant à nous, qui avons adopté la Pologne comme seconde patrie. Un stand nous a été attribué à titre gracieux par les organisateurs, sur la demande de Madame de Ruszczynska, qui dirige le magazine : « l'Echo de l'Exposition ». Le terrain était cher et disputé. Nous n'avons eu qu'à formuler le souhait de disposer d'un coin modeste pour que fût mis à notre disposition un des pavillons de la grande allée qui mène du Pavillon de Verre à la « Petite Ville Joyeuse », le Magic-City de l'Exposition.

Notre pavillon présente une disposition originale : il plonge sur l'allée par un angle vitré, qui constitue une double devanture.

Nous ne pouvions rêver d'y entasser les preuves de notre activité : elles sont par trop nombreuses. En dix ans, nous avons donné des milliers de manifestations... Les visiteurs d'une Exposition veulent trouver sur les murs des tableaux qui plaisent à leurs yeux, frappent leur imagination, et leur communiquent des données essentielles presque en un clin d'œil.

Nous avons confié cette décoration... pédagogique du stand à un artiste qui fait autorité dans les milieux polonais, M. Janusz Tlomakowski. Les « Amis de la Pologne » devaient à son jeune talent plein de vigueur et d'audace, très bien équilibré mais aussi tout moderne dans sa fantaisie, leur superbe édition des « Aïeux », le titre de leur Revue, et des dessins de grand style, comme la décoration pour le portrait du Maréchal Foch. M. Tlomakowski a exécuté une frise, deux panneaux et une carte, qui composent un ensemble instructif et artistique. Une frise aux lignes souples court sur les murs



du stand, et présente alternés les drapeaux polonais et les drapeaux français.

M. Tlomakowski est un ancien volontaire des Légions polonaises ; il a défendu contre les bolcheviks, au 13^e régiment de uhlans, sa patrie renaissante et sa bien-aimée ville de Wilno. Le gardien de notre stand, M. Spychalski, est lui un Poznanien et un ancien soldat de l'armée Haller. Envoyé par les Allemands au front occidental, à 19 ans, après sept semaines seulement d'instruction à la caserne, en 1915, il est la preuve que l'Allemagne voulait profiter de la guerre pour en finir avec ses populations polonaises. Le jeune Spychalski passa de l'Yser à la Somme, où il put se faire faire prisonnier par les troupes françaises aux combats de Chaulnes. Reconnu Polonais, il fut envoyé au camp du Puy, dont il a gardé un très bon souvenir. Il s'engagea dans l'armée Haller dès qu'elle fut constituée.

Les « Amis de la Pologne » n'auraient pu, de Paris, arranger leur stand, mais les bonnes volontés ne manquent pas à Poznan ! M. Fiez-Vandal, le Consul de France, nous accorda toutes facilités. Sa charmante secrétaire polonaise, Mlle Kozłowska, entre autres services, nous procura notre très sympathique gardien. Mme Marie Regamey, directrice du Cercle des Amis de la France à Bydgoszcz, dirigea les travaux.

Maintenant, amateurs d'excursions, prenez le train pour Poznan, et en admirant l'Exposition, quand vous passerez devant le pavillon aux trois couleurs, entrez-y,

vous vous retrouverez à la fois en France et en Pologne, dans la chaleureuse et vibrante atmosphère de leur éternelle amitié.



M. SPYCHALSKI, ANCIEN SOLDAT DE L'ARMÉE HALLER,
GARDIEN DU STAND DES A. P.

LES AMIS DE LA POLOGNE

vous enverront

sur votre demande une jolie

publication illustrée de

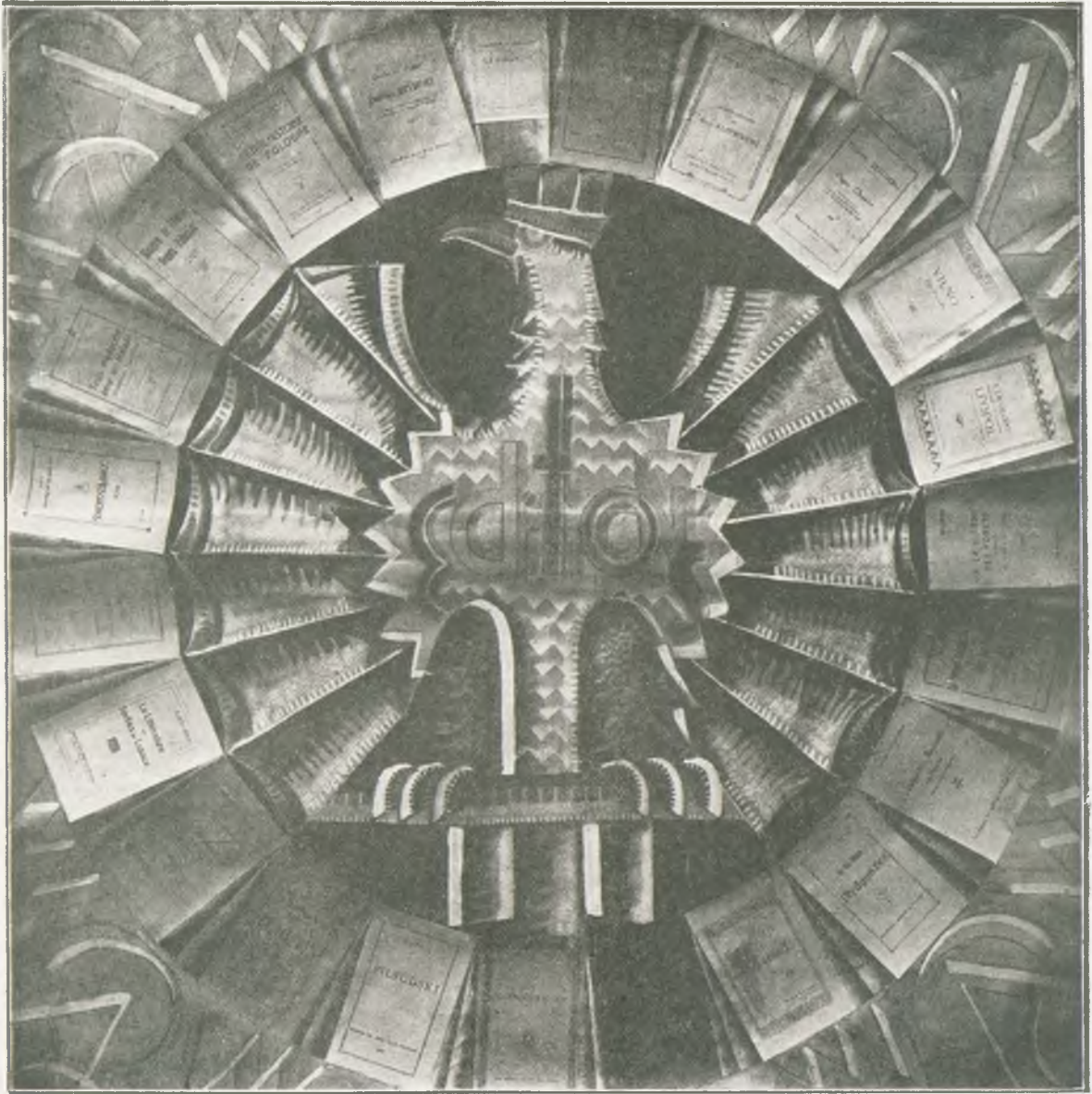
l'Exposition de

Poznan





LE PAVILLON DES AMIS DE LA POLOGNE. — UN PANNEAU



LE PAVILLON DES AMIS DE LA POLOGNE. — UN PANNEAU



LES COMITÉS ET GROUPEMENTS DES AMIS DE LA POLOGNE EN FRANCE



Une Etrange Destinée

BEM

Réfugié à Alep, en Turquie, après l'échec de l'insurrection de 1848, le général Bem écrivait à un de ses amis cette phrase qui témoigne de son invincible énergie : « Je suis de ceux qui veulent encore poser leur tête sur la terre polonaise. »

Cependant, il aurait eu le droit de se sentir découragé, lui qui, après un demi-siècle de luttes et d'efforts incessants pour délivrer la Pologne, se voyait encore une fois vaincu et obligé de demander asile à la Turquie.

Sa vie toute entière a été consacrée au service de la Pologne. Il a à peine quinze ans lorsque, apprenant que le prince Joseph Poniatowski s'approche de Cracovie, il abandonne ses études et s'engage dans l'artillerie ; il y fait toute la campagne de 1809 contre les Autrichiens. Puis il est envoyé au corps des cadets et à l'école d'application de Varsovie ; de nouveau, il sert dans l'artillerie, il prend part aux campagnes de 1812 et 1813. A l'époque du Royaume du Congrès, il continue à servir dans l'artillerie, mais le grand-duc Constantin l'oblige à renoncer à son service ; il passe alors en Galicie où il reprend ses études abandonnées brusquement au temps de Joseph Poniatowski.

L'insurrection de 1830 éclate ; Bem repart comme chef de batterie. Il soutient Pradzynski à Igan ; à Ostrolenka, il réussit à empêcher l'ennemi de traverser le Narew, et protège ainsi la retraite de l'armée polonaise jusqu'à Varsovie. Il est nommé colonel, puis général.

L'insurrection une fois vaincue, Bem se réfugie en France, mais il n'est nullement découragé. Il écrit à son beau-frère : « L'échec de l'insurrection ne signifie pas que la partie soit entièrement perdue pour nous ; il faudra seulement recommencer à partir du début même, il faudra tout organiser d'une autre manière... La Pologne ne mourra pas, seulement nous devons travailler pour elle sans économiser nos forces. »

En 1833, Bem entreprend d'organiser une Légion polonaise pour prendre part aux luttes intérieures du Portugal. Mais le Comité National des émigrés à Paris s'y oppose d'une façon absolue et Bem doit renoncer à son projet.

Quand l'insurrection de 1848 éclate en Hongrie, Bem s'engage immédiatement chez les Hongrois. C'est lui qui défend Vienne contre l'armée impériale de Windisch-

gratz. Ensuite, il est nommé général en chef de l'armée du sud.

L'insurrection de 1848 échoue à son tour. La légion polonaise qui se battait en Hongrie sous les ordres du général Wysocki est obligée de se réfugier en Turquie, et Bem, Kossuth et quelques autres généraux passent avec elle la frontière turque.

C'est alors que Bem, espérant trouver en Turquie une occasion nouvelle de lutter contre la Russie et l'Autriche, se convertit au mahométanisme : « Comme chrétien, expliqua-t-il, je ne pouvais plus rien faire pour la liberté de la Pologne et de la Hongrie ; mais comme « moussir » de l'armée turque (maréchal de l'armée turque) je peux agir de nouveau, je peux aider l'état-major turc à réorganiser cette noble et valeureuse nation suivant l'exemple de l'occident... Dieu qui juge les hommes selon sa raison divine et non selon notre raison humaine, comprendra que ce n'est pas par ambition que j'ai rejeté la religion de nos pères... »

Mais devant les menaces de la Russie et de l'Autriche, la Turquie doit tout de même envoyer Bem à Alep. et c'est là qu'il meurt, miné par les fièvres, le 10 Décembre 1850.

**

La Pologne, maintenant libre, s'est souvenue du dernier désir de Bem. Elle est allée chercher ses cendres à Alep et elle vient de les transporter, au milieu de cérémonies magnifiques à Tarnow, dans sa ville natale.

Dans le cimetière musulman d'Alep, appelé Djebel al Oudan (la colline des os), les autorités civiles et militaires françaises, avec le procureur général Régismanet et le général Couvert, et les autorités locales turques, assistaient à l'exhumation.

A Sofia, à Budapesth, la Bulgarie et la Hongrie ont rendu un hommage ému au héros polonais.

Son cercueil dressé sur un catafalque a été exposé à Cracovie, devant les arcades de la cour du Wawel. Il était couvert de fleurs et d'étendards et des canons polonais des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, entouraient le catafalque.

Enfin, il a été transporté à Tarnow, où un mausolée a été dressé pour le recevoir. Bem repose maintenant dans cette « terre polonaise » qu'il désirait tant revoir et qu'il n'a cessé de servir pendant toute sa vie.



Le Dixième Pavillon

Souvenirs du temps de l'oppression

Après la révolution de 1831, le tzar Nicolas fit détruire un beau faubourg de Varsovie, où se trouvaient, disséminés au milieu de grands jardins, des villas et des palais du temps des Stanislas, pour élever à leur place une forteresse. Elle devait maintenir dans l'obéissance la capitale insoumise qu'elle pouvait détruire en quelques heures avec ses canons. La légende affirmait, en outre, que des souterrains reliaient la Citadelle au Château et même au Belvédère, que la majorité des bâtiments de Varsovie était minée et que l'on pouvait, de la Citadelle, mettre le feu aux mines.

Cependant, ce n'étaient pas ces particularités qui faisaient de la forteresse une morne vision, ce n'étaient pas elles qui hantaient l'imagination de chaque Polonais aux temps de l'esclavage. Combien plus douloureuse était la prison d'Etat qu'elle renfermait.

— « Il a été à la Citadelle... On l'a transporté à la Citadelle... Il est mort à la Citadelle !... » expressions bien connues alors des Polonais patriotes.

Les petits enfants racontaient :

— Quand je serai grand, je serai d'abord... cheval. Puis je serai cocher, puis j'irai à l'école, puis je serai emprisonné à la Citadelle... puis j'irai en exil et ensuite je me marierai ! (1)

Pendant les insurrections, les soulèvements, les révolutions, on enfermait à la Citadelle des centaines et des milliers de prisonniers. On les logeait dans les casernes que l'armée avait quittées, dans les souterrains des forts, et dans les caves, où se trouvaient en général les dépôts et les ateliers.

Mais les prisonniers politiques qu'on ne devait pas relâcher immédiatement étaient logés dans le fameux X^e Pavillon, au nord-est de la forteresse, près des portes qui conduisent à la Vistule. De quelques fenêtres du X^e Pavillon, on apercevait par endroits le ruban d'argent de la rivière, et pendant les nuits d'orage, on entendait dans les cellules des prisonniers le grondement des vagues qui se heurtaient au rivage. On racontait que les autorités russes jetaient à la Vistule les prisonniers du X^e Pavillon. On parlait à voix basse des tortures que l'on y subissait ; on était impitoyablement frappé, on vous enfonçait des échardes sous les ongles, on vous arrachait les dents, on vous maintenait dans l'obscurité la plus complète, on vous nourrissait de sel et de poivre, ce qui vous faisait éprouver les affres de la soif, on vous torturait avec l'eau, le feu et l'insomnie...

Aussi lorsque mes camarades m'acceptèrent, pour la première fois, grand garçon de quinze ans, à une réunion patriotique clandestine, on me fit subir l'épreuve « du fer rouge », pour voir si j'étais capable de « ne pas chanter au X^e Pavillon ».

Voilà les épreuves que subissaient à cette époque la grande majorité des futurs conspirateurs politiques.

J'avais dix-huit ans et je me livrais depuis longtemps à un travail politique clandestin, lorsque, sous l'influence de Louis Warynski, Casimir Dluski et Mieczyslas Brzezinski, j'arrivai à cette conviction que, seul, le socialisme pourrait délivrer la Pologne de l'oppression, la développer et l'unifier. Les utopies de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen me transportaient par la magnifique vision de ce mouvement qui devait conduire au royaume du travail en commun, de la fraternité, de la justice...

Je devins un socialiste ardent. J'avais alors terminé le gymnase et j'étais élève à l'école technique du chemin de fer de Vienne, et en même temps employé de ce chemin de fer. Le mouvement ouvrier se développait rapidement. Des centaines de gens fréquentaient les réunions clandestines organisées soit dans les champs derrière la ville, soit dans les logements étroits, étouffants des ouvriers. Dans mon logement, il y avait, parfois, tellement de monde, que plusieurs personnes s'évanouissaient à cause du manque d'air...

Cela ne pouvait pas, évidemment, demeurer longtemps un mystère. Dans les journaux on en parlait par endroits, à mots couverts.

En outre, les « positivistes » s'élevaient contre les « dangereux utopistes et les nationalistes malfaisants ! »

Du reste, les quelques avertissements des journaux étaient absolument superflus, car la police nous surveillait depuis longtemps. Louis Warynski avait ramené avec lui de Kiew un certain Kosciuszko qu'il appréciait beaucoup et qu'il emmenait toujours avec lui comme « un fils du peuple qui travaille », un prolétaire, etc. J'avoue que ce personnage fortement imprégné de russe dans sa conversation et ses habitudes, me déplaisait beaucoup et je ne l'admis jamais dans mon organisation de cheminots, ce qui a été souvent une occasion de dispute entre mon cher Louis et moi. Or ce Kosciuszko se révéla agent provocateur ; il l'avait été déjà à Kiew et il agissait en liaison constante avec le III^e Département. Lorsqu'il découvrit notre organisation, il nous raconta sur l'ordre de la police, que les gendarmes étaient chez lui et cherchaient à l'arrê-

(1) Authentique.

ter. On le cacha avec un autre ouvrier, successivement chez plusieurs de nos affiliés si bien que la police découvrit ainsi tous nos centres de conspiration. A ce moment, Kosciuszko nous demanda de le faire sortir de Varsovie, où, disait-il, il ne pouvait plus demeurer. Le plus jeune des Plawinski, étudiant à l'Université, devait acheter les billets des deux hommes et moi, comme employé au chemin de fer, je les conduirais par une entrée spéciale, de l'autre côté des wagons, pour éviter la sortie générale, où se promenaient toujours des gendarmes et des agents secrets. Nous devions nous rencontrer à la gare, parmi la foule des partants. Je n'y rendis directement en sortant de l'atelier, avec ma blouse goudronnée d'ouvrier et je fus arrêté à l'instant même où je m'approchais des espions que j'apercevais dans la salle d'attente. Plawinski fut arrêté en même temps que moi, et quelques personnes tout à fait innocentes, car on arrêta tous ceux qui s'étaient approchés de Kosciuszko.

On me conduisit directement en voiture de la gare à la rue Długa. La présence, dans la salle d'attente de la gendarmerie, d'un jardinier arrêté, Dieu sait pourquoi, et d'un Juif mortellement terrifié, me rendit courage. Je décidai d'user de subterfuges. On m'enferma dans une petite pièce donnant sur le nord, puis on me conduisit dans une salle fortement éclairée, où, près d'une table, étaient assis quelques officiers de gendarmerie, et un civil, que je sus être, plus tard, le procureur von Plehwe. On m'installa à l'extrémité de la table entre deux bougies ; au bout d'un instant la porte en face de moi s'ouvrit et dans le fond obscur une haute stature se profila, puis les battants de la porte se refermèrent doucement. Je compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Peu de temps après, un officier entra et il chuchota quelques mots à l'oreille de Plehwe ; celui-ci hocha la tête, puis me fit avancer, plus près de lui. On commença à écrire l'interrogatoire, qui débutait par la formule habituelle : Vos nom, pré-noms, s'il vous plaît ?... Cependant quand on me demanda pourquoi j'étais venu à la gare et ce que j'y faisais, je répondis que « j'étais venu... pour me promener » et que « je n'y faisais rien »... Plehwe donna un formidable coup de poing dans la table et hurla, en passant alors au tutoiement :

— « Tu mens !... Dis la vérité, ou je te ferai châtier !.. »

Je frémis. Au ton du procureur, je compris qu'il savait tout, et je décidai de renoncer aux mensonges, dangereux pour moi, et de suivre la route que nous nous étions tracée dans nos premières réunions secrètes :

« Quand même on te couperait en petits morceaux et on te ferait frire à la poêle, ne raconte jamais ce qui se passe à l'école ! »

Tout cela me traversa la tête comme un éclair, je me renfrognai et je répondis durement, après un court silence :

— « Je ne répondrai pas à des questions posées sur ce ton ! »...

Plehwe me jeta un regard aigu, se rassit et ordonna de m'emmener immédiatement.

Pendant trois jours, on me garda dans une petite pièce sans m'accorder une minute de sommeil. Dès que je fermais les yeux et que je laissais retomber ma tête alourdie sur le dossier de ma chaise, un gendarme,

debout près de la porte, se précipitait sur moi et me tirait par le bras ou par les cheveux. Pendant ce temps, on m'interrogea deux ou trois fois ; Plehwe essaya très aimablement de me persuader de la nécessité de parler, dans mon propre intérêt, disait-il. Je restai muet. Le troisième jour, j'étais tellement fatigué que je tombai de ma chaise et roulai à terre, inanimé. Un sentiment de souffrance m'éveilla et une clarté subite ; quand j'ouvris les yeux, j'aperçus, penchés sur moi, les visages moustachus des officiers de gendarmerie et le beau visage pâle de Plehwe.

— Qui ? qui ? demandait-il. Qui était-il ? Son nom ?

Je ne sais si je le nommai. L'effroi de l'avoir fait me réveilla brusquement et je sautai sur mes pieds. Longtemps ensuite, la crainte me poursuivit d'avoir livré quelqu'un. Par bonheur, si j'ai bredouillé quelques mots, je n'ai prononcé aucun nom. Du moins, les gendarmes s'en plaignirent ensuite à ma sœur Anne :

— Nikakich Igot ! Upornyj i niewiezliwyj ! Nie dajot nikakich pokazanji !... Je mu ze chuze !... (1)

Cette même nuit, deux gendarmes me conduisirent en voiture hors de Varsovie. Quand nous eûmes dépassé la place des Armes, je compris qu'ils m'emmenaient à la Citadelle. Bientôt, les sabots des chevaux se mirent à résonner avec un son plus clair ; nous passions sur le pont ; les portes de la forteresse s'ouvrirent comme des mâchoires, nous engloutirent, puis se refermèrent.

Les gendarmes échangèrent quelques mots avec la sentinelle et nous continuâmes, horriblement secoués sur les pavés inégaux de la longue rue, de chaque côté de laquelle s'élevaient des constructions basses, longues, silencieuses et obscures. Nous nous arrêtâmes devant un petit perron, près d'un bâtiment à plusieurs étages. Par des escaliers de bois, on me conduisit au premier étage, à la chancellerie du X^e Pavillon où le lieutenant-colonel Alexandrowicz, à moitié endormi, le visage bouffi de sommeil, me reçut très froidement. Il était officier de gendarmerie et commandant de la prison ; il parlait bien le polonais, sa femme était, je crois, polonaise ; il était petit, grisonnant, boiteux, ventru, avec des favoris à la Alexandre II, âpre et voleur, mais pas trop ennuyeux. Nous l'appellions « Don Pedro », ce qui le fâchait beaucoup. Il ordonna au sergent-major de me fouiller et de me conduire dans une cellule.

Pendant la révision, je réussis à cacher un crayon d'acier oublié dans ma poche...

La révision terminée, on me conduisit en bas, puis, à travers le corps de garde rempli de soldats en armes, nous arrivâmes par une petite porte dans un corridor faiblement éclairé par une lampe fumeuse, à la flamme vacillante. On me fit alors entrer dans la première des « cellules », déjà préparée pour mon arrivée. Les portes se refermèrent sur moi en grinçant. Dans le coin, près de la muraille, j'aperçus un petit lit de fer et, à côté de lui, une simple table en bois ; dans le coin opposé, un seau qui empestait. Près de la porte, un escabeau renversé recevait la lumière d'une chandelle de suif ruisselante, posée dans un chandelier d'étain et qui était placé de façon à ce que sa lumière ne puisse empêcher le gardien de voir, à travers le « judas », tout

(1) Aucune dispense ! Tête et mal élevé ! Il ne fait aucun aveu ! Pour lui, ce sera pire !

l'intérieur de la cellule. Je m'assis sur le lit, mais je ne me couchai pas de toute la nuit, persuadé que de nouvelles tortures m'attendaient. Cependant on me laissa tranquille toute la nuit.

Le lendemain matin, avant 8 heures, eut lieu la « révision », la vérification et le dénombrement des prisonniers ; ensuite on posa sur mon escabeau une grande écuelle de faïence avec de l'eau pour ma toilette et on me donna un espèce de chiffon en guise d'essuie-mains. Pour déjeuner, je reçus un verre d'un liquide brunâtre qui devait servir de café, et dans lequel on avait versé un peu de lait, puis deux petits pains et un morceau de pain de seigle. En attendant les tortures, j'examinai, pour me distraire, ma cellule en détail. Elle était assez grande puisqu'elle mesurait environ 5 pas en longueur et autant en largeur ; les murs blanchis à la chaux, jaunissaient par place et suintaient d'humidité ; de-ci de-là on y voyait de grandes taches sales, repoussantes ; dans les coins il y avait de la moisissure et des toiles d'araignées. La lumière du jour pénétrait dans la cellule par une fenêtre grillagée, de dimensions normales, avec des vitres mates, qui empêchaient de voir à l'extérieur. Le plancher de bois, sale, taché, sentait le moisi. La porte marron, solidement forgée, portait au milieu un « judas », fermé du côté du corridor par un guichet d'étain mobile. Le gendarme qui arpentait tout doucement le corridor, poussait de temps en temps le guichet et risquait un œil par l'ouverture. L'escabeau si effroyablement sale et la table aussi sale que lui, constituaient tout l'ameublement. Sur le lit de fer étaient étendue une paille en étoffe grossière, bourrée de paille, et un oreiller également bourré de paille. Une vieille peau déchirée, puante, servait de couverture. Mais mon attention fut retenue longtemps par un poêle vert en faïence qui se trouvait à droite de la porte contre le mur extérieur. En beaucoup d'endroits, le vernis avait été arraché et l'on pouvait voir les briques rouges ; cependant des recherches consciencieuses m'amènèrent à découvrir quelques inscriptions qui avaient pu être sauvées ; elles étaient toutes anciennes, elles dataient de l'année 1863 ou même d'avant. L'une d'elles publiait : « Aujourd'hui ils me conduisent à la mort... adieu !... » Je ne me souviens plus maintenant de la date et de la signature. Je voulus aussi, pour parer à toute éventualité, immortaliser mon nom de cette manière, et je sortis mon crayon d'acier de sa cachette. Mais j'avais à peine commencé à rayer le vernis que les portes s'ouvraient avec bruit ; un gendarme passa la tête et cria d'une voix menaçante :

— Czawo stoisz tamoka ?... Nielzia !... Gulaj, il sidi !... (*)

Evidemment, je n'avais pas remarqué qu'il me sur-

veillait par le « judas ». On ne me reprit pas cependant le crayon d'acier que je cachai avec précaution dans un autre endroit.

Pour dîner, on m'apporta un peu de soupe où nageaient des débris de viande et une assiette de « kasza » avec cette même viande. Tout cela sentait horriblement mauvais. La soupe était servie dans un bol d'étain avec une cuillère d'étain. J'y trouvai également des inscriptions datant de l'insurrection de 63.

A la collation, je reçus les restes du dîner, toujours en très petite quantité. Plus tard je souffris souvent de la faim, mais au début je n'avais aucune envie de manger, l'incertitude de ma situation et ma lutte contre l'espionnage incessant m'épuisaient, j'attendais tout le temps des tortures. Je savais bien, certes, qu'en 63, dans cette même prison, Levitoux avait mis le feu à une paille semblable à la mienne et s'était laissé brûler vif avec elle, de peur de trahir ses camarades au milieu des souffrances de la torture...

Malgré ma peur, et la répulsion intense que m'inspirait cette paille puante, la fatigue fut la plus forte. Le soir venu, je me couchai et je m'endormis d'un sommeil de plomb. Au matin, je me réveillai brusquement tandis que quelqu'un me secouait avec brutalité, comme à la rue Długa ; la cellule était pleine de gendarmes, de soldats en armes et de valets.

— Lève-toi !... Eveille-toi !...

Je ne résistai pas, j'étais convaincu que, cette fois, j'allais à la torture. On me conduisit sous escorte, à travers le long corridor, vers une autre cellule où l'on m'enferma. A la faible lumière de la chandelle, il me sembla que j'apercevais sur le plancher des taches de sang. On comprend facilement que je ne fermai pas l'œil de la nuit. Le jour vint, et moi je continuai à arpenter ma cellule d'un bout à l'autre. On ne m'appela même pas pour l'interrogatoire ; seulement les gendarmes regardaient plus fréquemment à travers le « judas ». Et ainsi, chaque nuit, cette sauvage plaisanterie se renouvelait, elle dura pendant deux semaines. Je visitai de cette façon à peu près tout le X^e Pavillon. Dans l'une des cellules, je trouvai le nom de mon père, à moitié effacé sous une fenêtre. Je m'habituais à ces voyages, à la fin je ne me levais même plus et les domestiques devaient me transporter couché. Les gendarmes se mettaient en colère, juraient, mais ils ne me battaient pas... Evidemment « ils n'avaient pas reçu d'ordre ». Le capitaine Alexandrowicz nous volait impitoyablement, il nous donnait une nourriture épouvantable, il partageait avec nous, ou même il confisquait complètement les provisions que nous envoyaient nos familles, mais, de crainte d'être découvert s'il y avait un scandale, il adoucissait les sévères dispositions de ses supérieurs, et il fermait les yeux sur beaucoup de détails de notre vie de prisonniers.

(A suivre)

SIEROSZEWSKI.

(*) Pourquoi restes-tu debout, immobile ? C'est défendu Promène-toi ou assieds-toi !



Les Belles Polonaises



QUELQUES TYPES DE POLONAISES

Photos communiquées par le COURRIER QUOTIDIEN ILLUSTRÉ DE CRACOVIE



Une Jeune Belge aux Campagnes Polonaises

Je pars en Pologne.

LE DÉPART

C'est un mercredi matin — le 11 juillet —. A 6 h. 40 à la gare du Nord, le train quitte Bruxelles. Mes bagages, moi. Et sur le quai, les visages familiers, souriants peut-être, mais en même temps contractés un peu de me voir m'en aller vers un inconnu si inconnu et si lointain.

J'ai rencontré Lula (Loula), en mars, à Bruxelles. Elle m'a beaucoup parlé de son pays et, tout simplement, m'a demandé d'aller passer l'été chez elle, en Pologne. « En Pologne ! En Pologne, voyons ! Est-ce qu'on va en Pologne ? » Parfaitement à l'aise, sans aucun trouble et surtout aucun doute que cela puisse jamais se produire, j'ai ri bien fort !

Et puis, d'ailleurs, est-ce qu'on arrive ainsi pour deux mois dans une famille qui vous ignore absolument ? Mais j'ai eu beau y aller de tous mes arguments — les raisonnables et les autres — Lula a insisté : « Venez ! une fois, deux fois, plusieurs fois ! » Et — ah ! ne jurez jamais de rien ! — imperceptiblement, d'irréalisable le projet est devenu impossible, à passé à l'envisageable pour, ma foi, un beau matin se tourner vers le possible. Et un autre beau matin — non, un matin brumeux, je me trompe, — après avoir connu les savoureuses promenades à l'Agence Cook, au bureau des passeports et aux légations, c'est un fait, je suis dans le train, je pars en Pologne. Le train s'ébranle... Je suis partie. Je me tâte un peu, je me regarde, je regarde les autres. Je pars en Pologne ? Ce n'est pas un rêve, une hallucination, un second moi ? Car depuis toutes les découvertes de la métaphysique, on n'est plus jamais bien sûr ! Mais une obligeante valise qui me tombe du filet sur la tête ne me laisse aucun doute. C'est bien moi, oui, oui ! moi tout court, moi tout entière. Je pars !...

Un peu calmée par cette certitude — c'est comme cela dans les catastrophes aussi ! j'observe mieux, dehors, dedans. On roule ! on roule ! Bon train ! Midi : Cologne.

Pour jouer honorablement mon rôle de voyageuse novice, avec une négligence bien dosée, je regarde à la portière. Ah ! oui ! il s'agit bien de détachement ! Il faut changer de train et je l'ignorais. Et plus que quatre minutes ! Branle-bas général de mes paquets, mes valises, moi. Un porteur — sauveur en l'occurrence — Et, ouf, je suis dans le train pour Berlin, non sans avoir — l'émotion et le noviciat aidant — allongé élégamment 2 marks à mon porteur, ce qui me vaut d'ailleurs de profonds remerciements et, tout de même, un départ assez précipité — la crainte que je ne

recouvre une notion plus exacte de l'équilibre des changes, sans doute...

Le soir : 9 heures et quelque chose. Berlin : changement de train, encore — cette fois, je le sais. A 11 heures $\frac{1}{2}$, je remonte dans celui qui va me mener jusqu'à Cracovie. Je m'installe dans « mon » sleeping (retenu à Bruxelles) — sleeping en 3^e classe ! Aubaine pour les défavorisés de la fortune et des changes ! Une longue nuit réparatrice et, à 9 heures le jeudi matin : Beuthen, la frontière polonaise.

Je ne savais pas un mot d'allemand, mais, ma foi, en 24 heures, à force de répétitions de « schlafwagen », « bahnsteig », « frei » ou « besezt », j'en connais assez pour parer au plus urgent. Mais voilà bien autre chose maintenant : du polonais ! Du polonais, c'est-à-dire un charabia du diable, s'il en fût ! Rien, rien, pas moyen d'y rien saisir. Et c'est la douane ! le point critique du voyage ! La douane dont on m'a narré les rigueurs. On m'en a tant conté de cette terrifiante épouvantable frontière que j'ai pour le moins l'impression de trahir tout le gouvernement polonais en « passant » un minuscule mouchoir en dentelle de Bruxelles que je n'ai pas encore employé. Héroïquement préparée à subir les conséquences catastrophiques de mon « infamie », je suis tout à l'émotion de cette minute décisive, quand... quoi ? Eh bien, tout simplement un douanier aux yeux bleus, absolument dépourvu de toute agressivité, m'interroge dans sa langue — dont je ne comprends rien. Il s'en aperçoit et, sans autre violence — j'en suis presque déçue — examine brièvement mon passeport, mes bagages. A cela se borne cette inquisition dont j'aurais les pires désastres.

Je suis en Pologne !

Trois heures de chemin de fer encore par Katowice — ville moderne — la Silésie industrielle. 12 heures $\frac{1}{2}$: Cracovie (Krakow) Cracouf, m'apprennent les sonorités étranges de la langue inconnue.

Sur le quai, Lula. Et notre incrédulité est égale à toutes les deux. Elle de me voir là, moi de m'y trouver.

Et cependant, j'y suis, je suis à Cracovie. Cracovie, le joyau de la Pologne — et des Polonais. Nous y restons peu, cette fois. Nous partons dans une heure pour la campagne : Goszcza (lisez Gochtcha) le terme de mon voyage. Nous sortons de la gare, traversons la « planty », passons devant la Barbacane, la Brama Florianska (Porte St-Florian) et, dans la rue du même nom, nous entrons dans une confiserie « Michalik ». Quoique un peu étourdie par ces kilomètres avalés en 29 heures — une bonne bouchée tout de même — je regarde ; il faut bien que je regarde d'ailleurs, puisque Lula ne me fait pas grâce. Elle me montre, elle m'explique déjà. Là, au bout de la Florianska, le Rynek (Grand'Place) où convergent les rues principales de la ville, où nous

visiterons, paraît-il, le Sukienice (Halle aux draps) et l'église Sainte-Marie, etc.

Par la suite, je devais revoir souvent — et en détails alors — bien d'autres choses, mais, est-ce parce qu'elle fut la première qui frappa mes yeux à Cracovie, la Brama Florianska en demeure pour moi le coin le plus caractéristique, le plus attachant.

Et nous voilà donc entrées chez « Michalik », confiserie ancienne et célèbre en son genre. Avant la guerre, les salles en ont été décorées par des artistes de renom et elle reste le rendez-vous du monde artistique et littéraire. On y voit une profusion de choses humoristiques ou historiques, légendaires ou autres, mais dont chacune a sa signification propre et, beaucoup, leur originalité. Grandes salles, fond sombre, ensemble très inattendu ; vite, vite, j'apprends et je vois tout cela, car il nous faut retourner à la gare.

Nous y reprenons un train, — petit train qui « va son petit train ». Et nous sortons de la ville. Mes impressions ? Je ne sais pas. Tout se précipite trop, je vois à la fois trop de choses nouvelles pour distinguer quelque chose. Rien de spécial, rien de beau, il me semble. Puis, peu à peu, la campagne se dégage. Une station. Et Lula me montre : ici le champ d'aviation (point de jonction de plusieurs lignes polonaises et internationales) ; là-bas le tertre de Kosciuszko, le héros national ; là, la Vistule — dont je ne vois rien, sinon l'évasement des terres. En ce juillet très sec, elle est basse. Puis, plus loin, vers le Sud — nous allons vers le Nord — une masse peu distincte dans le brouillard : les Karpathes.

Des stations, encore d'autres, aux noms toujours illisibles. Comment, en effet, s'y retrouver dans cette accumulation insensée de consonnes ? Je me perds en ZZZ... avec, de temps en temps, une syllabe « la » ou « po » ou « ka » ou une autre — convenable au moins ! Aussi, pour l'instant, après une infructueuse gymnastique de la mâchoire, je renonce à déchiffrer. Tout simplement, je regarde. Et, tout de même, on a de ces surprises ! Il avance le sympathique petit train. Pourquoi en parler avec cette ironie ! Son règne s'achève ; c'est un hasard presque qu'il m'a ménagé sa connaissance pour mon arrivée. Il roule de moins en moins, il cède la place, remplacé maintenant par une rapide et tout à fait confortable « motorowka » qui, au lieu de vous mâchonner tout doucement 15 kms en une grosse heure, vous enlève magistralement cela — bagatelle, n'est-ce pas ! — en moins de trente minutes. Plus pratique, soit, mais c'est égal, je suis bien contente d'avoir encore connu l'autre. Enfin, voici le dernier arrêt : Kocmyrzow (on dit Kotsmėjouf). Dernier des derniers. Plus loin, plus rien. Kocmyrzow était, du temps des partages, la localité frontière entre la partie occupée par les Russes et celle qu'occupaient les Autrichiens. Deux grandes maisons sur la route, l'une à droite, l'autre à gauche, — converties maintenant en écoles, je crois, — rappellent aux Polonais les douanes étrangères qu'il fallait franchir, le mot n'est pas trop fort, paraît-il. Et ils ne peuvent aujourd'hui se retenir d'un soupir d'aise chaque fois qu'ils y repassent. Ils vous rappellent chaque fois d'ailleurs l'un ou l'autre épisode difficile qui s'y rattache, ce qui est encore, en somme, une manière de savourer mieux leur liberté retrouvée.

Kocmyrzow, donc. Nos débarquons. Depuis que Lula est là, j'ai pris le parti de me laisser faire, ce qui me fa-

cilit singulièrement les choses, je n'en doute pas, à cause du mystère de cette langue dont j'aime d'ailleurs très vite les sonorités si étranges, oui, je me laisse faire, mais tant de choses sollicitent mon attention que tout en ne faisant rien, je n'en suis pas moins prodigieusement occupée.

Nous voilà descendues. Et tout ce que je sais maintenant, c'est que, sans routes carrossables, sans route du tout, parfois, une voiture va nous conduire à une heure de là, à Goszcza, chez Lula, une ferme, m'a-t-elle dit.

Ah ! voici la voiture, et un jeune cocher qui salue avec une aisance tout à fait naturelle. Nous casons les paquets, les valises, tout — y compris nous — et le plaisir si neuf pour moi de ce « primitif » moyen de locomotion. Et nous voilà partis. La campagne s'est ouverte tout à fait et le soleil qui, depuis Bruxelles, avait boudaillé tout le temps entre l'un ou l'autre nuage, se dégage tout à coup complètement. Il est 2 heures $\frac{1}{2}$, plein midi en cette mi-juillet. Et c'est une chaleur délicieuse et une lumière éclatante qui m'accueillent dans le pays très étranger. Pas de route, non, c'est vrai, mais en cette belle heure d'un bel été, des chemins de terre secs, une terre dorée, d'une couleur chaude aussi. Ils sont droits ou bien ils tournent, ici une côte, là il faut retenir les chevaux. Nous traversons des champs, des bois, des hameaux, chemins qui dominent le paysage, ou si encaissés par endroits et si étroits que la voiture touche presque les deux talus et, sur ces talus, des tiges flexibles de fleurs. Que de fleurs ! elles nous frôlent le visage ; tout l'air en est parfumé. Puis, de temps en temps, là à droite, ou bien à gauche, comme si elles s'y étaient arrêtées quelque jour par hasard, des chaumières légèrement teintées de bleu, avec leur immense toit de chaume qui en ont toute l'importance. Et près d'elles, de grands vieux arbres. Sont-elles qui sont venues s'y abriter ou bien eux qui sont venus les protéger ? On se le demande. Parfois, des enclos en branchages, parfois rien du tout. Souvent nombreux, des petits enfants, des petits enfants qui nous dévisagent de leurs yeux très bleus. A peine vêtus, certains même dorment tout nus à l'ombre. Nous avançons tantôt plus vite, tantôt à une allure ralentie. Les chevaux sont grands, d'un beau galbe, nerveux. Nous avançons toujours et tout à coup, là-bas, un peu dans le fond, un bouquet d'arbres. « Goszcza », me dit Lula. Mais nous ne sommes pas arrivés encore. Les chemins à travers champs nous ménagent — et quelle chance ! — pas mal de détours. Et ce sont toujours des fleurs et toujours des blés. A perte de vue l'espace immense — tout l'espace, semble-t-il. Comme on respire ! Les yeux peuvent aller, aller, toujours plus loin. Et, entièrement découvert jusqu'à l'horizon, bleu, si bleu, tout le ciel.

Encore quelques détours, quelques cahots — ah oui ! j'oubliais les cahots... Par moments tout va bien, puis tout à coup on penche à droite, on est projeté à gauche, rejeté en avant. Et moi, profane, ignare en la matière, « civilisée » enfin, c'est tout dire ! je me cramponne, je m'accroche, je subis par une raideur maladroitement qui cherche à résister le double de chocs et des chocs doubles. Mais comment ces routes — qui ne sont pas des routes — et dont, par la suite, j'allais apprendre à mieux mesurer les réels inconvénients et même les conséquences graves parfois pour la vie économique du pays. Comment, dis-je, ces routes et ces cahots et cette poussière, tout cela ne serait-il pas tout à fait et rien qu'amusant, quand c'est nouveau et que, ivre d'espace, de



DANS LA CAMPAGNE POLONAISE

soleil, de chaleur, dans ce pays où l'on arrive, on se dit : « Mais non ! mais non ! ce n'est pas vrai, voyons, folle que je suis, c'est un conte, ce n'est pas vrai, je me trompe !... et que c'est vrai pourtant !

GOSZCZA

Un conte ? Je ne le savais pas, mais c'est ici seulement qu'il allait commencer.

Nous approchons de Goszcza. Nous sommes tout près. Une dernière côte. Et deux toutes jeunes silhouettes avec, chacune, un gros bouquet de fleurs. Malina (11 ans), la fille de Lula, et Stasek (13 ans), son cousin. Tous deux viennent à notre rencontre, à ma rencontre, et me donnent des fleurs, le souhait de bienvenue de leur imagination d'enfants. Sans un mot — ils ne savent pas le français — ils me tendent leur beau bouquet. Ils montent en voiture ; nous continuons avec eux. Je les regarde, je suis distraite ; tout-à-coup, d'une allure accélérée, les chevaux entrent dans un jardin, contournent une pelouse et s'arrêtent. Une basse et très large maison blanche, deux fois blanche sous le soleil qui darde ; un petit porche de verdure. La porte s'ouvre et la tête toute blanche aussi, le visage d'une extrême douceur, Pani Z (Madame Z), Babcia (grand-mère) apparaît. — « Soyez la bienvenue » me dit-elle en un français où perce à peine un accent. Et d'un charmant geste d'accueil, elle me tend les deux mains. Puis, ce sont d'autres membres de la famille qui me sont présentés. Nous entrons dans une sorte d'anti-chambre où je me débarrasse. Et, tout aussitôt, à travers de grandes pièces ensoleillées, je suis conduite à ma chambre. Je ne vois rien d'abord si ce n'est deux larges hautes fenêtres ; par ces fenêtres, un jardin — le jardin. Vieux jardin de fleurs, de gazon, d'arbres fruitiers, de soleil, et d'ombre un peu, là sous l'allée de tilleuls et de hêtres centenaires dont les troncs noués, travaillés par les années, se penchent l'un vers l'autre. Ils se penchent pour se raconter sans doute le très grand charme du très grand jardin où ils sont nés.

Et mes yeux reviennent à ma chambre ; « ma » chambre — oui — puisqu'elle a été spécialement aménagée

à mon intention. Je la détaille, ravie, conquise tout de suite par l'atmosphère très paisible qui s'en dégage. Partout, sur tous les meubles, des vases, des fleurs. Pour moi cela, tout cela ? Vrai, c'est pour moi ? Pour moi, je ne sais trop qui — et ils le savent encore bien moins eux ! — venue de là-bas, je ne sais trop où, faire ici je ne sais trop quoi ?

C'est pour moi cet accueil si chaud, où une exquise délicatesse — caractère de race, je devais l'apprendre bien vite — nuance chaque chose de son toucher imperceptible.

Après une sommaire et hâtive toilette, je suis invitée à visiter la maison. Vaste, sans étage, avec ~~sept~~, à droite, une aile surélevée, elle a 700 ans environ, anciennement ferme d'église de Cracovie. Depuis plus d'un siècle, maintenant, elle appartient à la famille Z. Grandes chambres très claires, partout des fenêtres et ouvertes partout et une profusion de fleurs et de plantes à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur.

Ameublement sobre, renouvelé d'ailleurs en partie depuis la guerre. On me raconte, en effet, que Goszcza connut le heurt des combats et fut bien près d'être détruite. Dans chaque chambre, ce qui me frappe tout de suite, ce sont les grands poêles en majolique qui montent presque jusqu'au plafond, système de chauffage intensif, indispensable en hiver me dit-on, et que l'on retrouve, en effet, dans toutes les habitations. Je remarque aussi les fenêtres et les portes doubles, toujours, dans le but de se préserver des grands froids de l'hiver.

Après une première rapide visite de la grande maison qui allait me devenir si familière, une cloche sonne. C'est l'heure du repas. Longue table dans la salle à manger. Toute la famille se réunit ; j'ai connu un repas polonais à la fois simple et abondant, d'une composition où l'on retrouve des mets d'ici, mais où bien d'autres s'y ajoutent, d'une préparation très spéciale surtout. Lorsqu'il s'achève, ce premier repas, et que tout le monde s'est levé, je vois chacun s'incliner ; on se baise les mains ou l'on s'embrasse suivant le cas. C'est le *dziekuje* (merci) traditionnel, ancienne cou-

ture m'a-t-on dit qui se perd de plus en plus. Et c'est dommage, peut-être. Il y a, en effet, dans ce *dziekuje* quelque chose de si charmant qu'on ne peut vraiment l'appeler une « forme » dans le sens si souvent ridicule ou assommant du mot. *Forme*, peut-être, mais comme toute chose, il ne faut pas l'isoler, il faut la voir dans son cadre et dans ce cas-ci on la trouve jolie et toute naturelle, et rien que cela.

Je suis à *Goszcza* dans une ferme, une grande ferme de plusieurs centaines d'hectares, forme d'activité très répandue dans ce pays essentiellement agricole qu'est la Pologne. N'est-ce pas, en effet, 60 % de la population qui s'occupe de cultiver la terre.

Cette ferme — et je puis y ajouter plusieurs autres d'importance à peu près égale et que j'ai visitées — représente la raison d'être, le sens même du hameau. *Goszcza* est une société en miniature, pourrait-on dire, 300 habitants environ, 15 familles travaillent régulièrement à la ferme et en vivent, c'est-à-dire y sont payées à la fois en nature — des produits de la terre — et en argent. Pendant les périodes de grande activité de l'année, le nombre de travailleurs s'élève même jusqu'à 25 familles.

Outre la maison d'habitation entourée du jardin, il y a les dépendances de la ferme proprement dite : les granges, les greniers, les écuries, les étables, les remises. Il y a aussi les ateliers. L'isolement relatif de l'endroit — toujours à cause du manque de routes carrossables, conséquences de l'occupation étrangère, paraît-il —, rend en effet les communications lentes, difficiles, impossibles en certains cas. Différents corps de métier doivent donc exister sur place. Société en miniature, ai-je dit. Et en effet la ferme, telle que je l'ai vue, n'est pas simplement une entreprise commerciale. Elle a aussi un rôle social à remplir vis-à-vis des gens qui y travaillent. Il y a là beaucoup à faire et énormément se fait. Les paysans sont en général très ignorants, sinon complètement illettrés, suite encore du régime de l'occupation, pendant lequel le nombre d'écoles était de beaucoup insuffisant. Depuis dix ans, un effort considérable a été fait, mais ce n'est cependant qu'en 1930, disent les statistiques, que le nombre d'écoles sera proportionné à la population. Et la population adulte actuelle est en grande partie encore le produit des conditions antérieures. Les paysans n'ont en général aucune notion d'hygiène — mais faut-il bien aller jusqu'en Pologne pour avoir à déplorer cela ?

Les habitants de *Goszcza* et, en général, de la partie du pays au nord de Cracovie ne portent plus le costume local ; mais, dans le coffre — où, dans chaque maison, on serre les vêtements — il reste plié, relique précieuse que l'on sort encore aux grandes circonstances ou que l'on montre, avec des gestes de dévotion, à l'étranger.

En été, j'ai vu les paysans aller pieds-nus, — le dimanche seulement, on met des chaussures. Les femmes portent de grands mouchoirs de toutes les couleurs sur la tête, quoique la mode s'en perde aussi. L'élégance actuelle est d'aller tête nue.

À la ferme, dès 5 h. du matin, le travail commence. J'entends de ma chambre — où je vais voir, parfois — le va-et-vient des voitures qui partent aux champs, ce sont des appels, des instructions, une joyeuse animation. Puis, tout semble se calmer. La ferme travaille.

Mon premier bonjour va au jardin, à sa ronde corbeille de soucis devant mes fenêtres. Quel temps fait-il ? Je regarde, mais sans appréhension ; tous les jours, c'est le même soleil. Il fait magnifique. Je quitte ma chambre et vais à la salle à manger. Elle est vide souvent — chacun déjeune quand ses occupations le lui permettent — mais la table est servie. Vide ? Non. Une porte s'ouvre. *Marisia* et *Zosia*, les bonnes, souriantes toujours, vives, viennent. Et ce sont les « *dziendobry* » ! (bonjour) d'elles à moi et de moi à elles, car petit à petit, en effet, j'apprends un peu de polonais et je parviens à communiquer. *Panna Helena*, *Mlle H*, qui seconde *Pani Z.* dans l'organisation de la maison est là tout de suite aussi, et s'empresse toujours pour satisfaire tout le monde. Mais je n'accepte pas du tout d'être servie. Ah ! non, c'est bien plus amusant de le faire soi-même, de trouver, de se débrouiller. Et je déjeûne. Des fruits ! du bon pain gris — du blanc, pour les amateurs — et les délicieux « *precelki* » (gâteaux au pavot) toujours sur la table et dont je suis friande. Puis, la journée se passe en occupations diverses, en flâneries aussi, — et j'en suis souvent confuse — alors qu'autour de moi tout le monde travaille. Parfois, je vais à la cuisine, le vendredi surtout, quand *Elsbetia* cuit. Oh ! la bonne odeur du pain qui sort du four ! Ou bien j'aide l'« *ogrodnik* » (le jardinier) à cueillir les fruits. Un jour, je trie des fleurs de tilleul avec *Kostecka*, une brave vieille femme qui s'arrache les cheveux de ne pouvoir se faire comprendre. Nous parlons beaucoup, cependant. Les gens s'amuse à me dire le nom de tout ce qui m'entoure. Ils voudraient aussi savoir toutes sortes de choses de mon pays. Ignorants pour la plus part, leur esprit semble loin d'être paralysé ou inerte. Il y a de la curiosité dans tous ces yeux bleus, de l'intérêt, du désir de connaître. Ils sont, en général, sveltes, vifs, rapides, l'esprit sinon cultivé, en éveil du moins. Quelquefois encore, je vais voir travailler *Michal*, le menuisier, à l'atelier ; il a été en Autriche, voudrait connaître la Belgique. Et, à l'aide de mots que complètement des dessins, des chiffres, des gestes, nous nous comprenons très bien. Ou bien encore, c'est à l'étable que je suis. On va traire. Il y a 70 vaches, toutes belles bêtes de race, scrupuleusement soignées ; chaque jour 500 litres de lait sont envoyés à Cracovie. Faute de pouvoir faire mieux — ce n'est pas facile de traire — je regarde les femmes. Je demande des renseignements à *Pan S.*, l'intendant, qui comprend un peu le français.

Aux solives du toit, nombreux, des nids d'hirondelles avec des jeunes qui pointent d'un bec impatient, — contraste amusant que ces gracieux oiseaux et les massives bêtes du sol.

En août, c'est le fonctionnement des batteuses que j'apprends à connaître, le blés que je vois grandir, mûrir, que je mets en gerbes. Comme il est bon, ce travail simple au grand soleil ! Et je reviens à midi sur de longues charrettes étroites, à claire-voie, assise sur le côté, les jambes pendantes à l'extérieur, avec les femmes dont le fichu de couleur encadre le visage bronzé. Nerveux, les chevaux galopent à travers champs, conduits par l'un ou l'autre jeune garçon aux yeux bleus, au profil fin, campé debout, audacieux et rieur.



Une étude magistrale sur le "Corridor"

—(—)

« *La Pologne, l'Allemagne et le « corridor»* ⁽¹⁾, tel est le titre du livre que vient de faire paraître M. Casimir Smogorzewski. Et c'est une fort belle unité dont va s'enrichir la collection des savantes études de cet auteur. M. Smogorzewski est un érudit, mais un érudit qui sait se faire comprendre et qui a le plus grand mérite de citer abondamment et clairement ses sources : et celles-ci sont non seulement françaises et polonaises, mais encore allemandes, latines, anglaises...

Les Allemands — ou du moins un certain nombre d'entre eux — estiment que l'existence du « corridor » séparant la Prusse orientale du reste de l'Allemagne est une chose intolérable.

M. Smogorzewski considère, lui, qu'il n'y a pas de « corridor » proprement dit : « Il y a, d'une part, une vieille province polonaise qui a fait retour à l'Etat polonais restauré ; il y a, d'autre part, la ville libre de Dantzig qui s'est développée parallèlement à l'essor de l'ancienne Pologne, dont elle a toujours été le port, et qui est unie économiquement à la Pologne nouvelle ». Les frontières présentes sont justes et raisonnables. Et c'est ce qu'il entreprend de prouver.

Historiquement, tout d'abord, Dantzig et le « corridor » sont polonais. Depuis sa première apparition dans l'histoire, en 997 jusqu'en 1793, Dantzig a toujours fait partie des pays soumis à la souveraineté polonaise, sauf pendant 146 ans seulement, durant lesquels elle fut sous la domination de l'Ordre Teutonique.

Au point de vue ethnographique — et ici M. Smogorzewski discute chiffres en mains — le « corridor » (qui a toujours existé) a toujours été habité par une importante majorité polonaise, comme le reconnaissent les Allemands impartiaux. Les huit districts dont il se compose, n'ont envoyé de 1871 à 1912 que des députés polonais au Reichstag.

Enfin, la Pologne a besoin d'un accès à la mer, de ce débouché « libre et sûr » dont parlait le Président Wilson.

Et après avoir rappelé les arguments qui militaient en faveur de la situation présente, le savant auteur envisage les résultats :

Le transit allemand fonctionne très bien à travers le territoire polonais. Le Dr Holz, haut fonctionnaire du Reich, écrivait en 1923 : « La Prusse orientale, au point de vue du transit, n'est plus une enclave. Le chemin de fer du Reich a lancé un pont à travers le territoire polonais... » 600.000 voyageurs profitent annuellement des trains de transit privilégié par le « couloir » tandis que le nombre de ceux qui s'embarquent sur les bateaux de la ligne Stettin-Koenigsberg n'est que de 5.000 ! En ce qui concerne les marchandises, les gouvernements de Berlin et de Moscou s'entendent depuis 1925 pour

essayer de détourner de la Pologne tout le trafic germano-russe en le faisant passer par le « corridor », la Prusse orientale, la Lithuanie et la Lettonie. Les tarifs sont calculés de telle sorte que le transport des marchandises coûte moins cher par cette voie ; ainsi, de Nuremberg à Rostow il y a 2.891 kms. par la Pologne et 3.190 kms. par la Lithuanie ; eh bien ! le transport de produits de l'industrie mécanique coûte environ 40 dollars $\frac{1}{2}$ la tonne par la Pologne et 33 par la Lithuanie. Et cependant, en 1927, le trafic polonais dans le « corridor » était près de six fois plus important que le trafic allemand !

Et M. Smogorzewski rappelle avec raison qu'il existe dans le monde d'autres « corridors ». Ainsi un Français va de Gex à Annemasse ; ces deux villes ne sont séparées que par une trentaine de kilomètres ; s'il ne veut pas faire le triple, il doit passer par Genève : *corridor suisse*. De même, quand le 30 octobre 1928, M. Tardieu allait inaugurer dans les Alpes la ligne Coni-Vintimille, sait-on qu'il saluait la naissance d'un « corridor français » ?

La situation de la Prusse orientale, qui compte plus de 300.000 Polonais (et où le plébiscite eut lieu en pleine guerre polono-soviétique), elle n'est pas unique : qu'on la compare à celle de Zara, de l'Ulster, de l'Alaska ; de même la République de Panama est coupée en deux parties par la « zone du canal de Panama ».

Quant au port de Dantzig, il est le seul port du Monde qui ait quadruplé son trafic d'avant-guerre. Son trafic s'accroît rapidement comme s'accroît celui de Gdynia. Et les statistiques prouvent que les deux ports pourront à peine satisfaire aux besoins du développement économique de la Pologne restaurée.

Et l'ouvrage de M. Smogorzewski se termine par ces lignes que nous tenons à citer :

« Les citoyens de la Pologne nouvelle, riches de l'enseignement de l'histoire moderne, savent que le libre accès à la mer est la condition essentielle du libre développement et de la prospérité de l'Etat polonais. Ils ne permettront pas que les anciens errements se renouvellent. Ils respectent les situations acquises et ne veulent « chasser » personne puisque la prescription a joué, mais ils n'admettent, ni n'admettront dans l'avenir aucune discussion concernant la révision de la frontière germano-polonaise. Et si ces frontières étaient menacées, ils les défendront par tous les moyens comme l'on défend ce qu'on a de plus cher au monde : le droit à la vie.

« La plante tient à la glèbe par une tige mince, mais ne pourrait vivre sans lui être unie. La Pologne est jointe à la mer par une bande de terre étroite, mais sans ce contact elle ne saurait exister. Ceux qui veulent couper à la Pologne son accès naturel à la mer tendent à lui rendre la vie impossible ».

(1) Paris, librairie Gebethner et Wolff, 1929. Avec 29 cartes, 3 diagrammes et une lettre autographe de M. Poincaré.

Les Amis de la Pologne ont pour vous...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours qui a été professé cette année à la Sorbonne par Mlle Madeleine SIROWSKA vous sera envoyé à titre gracieux, par les Amis de la Pologne, si vous voulez profiter des grandes vacances pour l'étude du polonais.

DES PUBLICATIONS

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Les Amis de la Pologne édifient avec patience un véritable monument de documentation exacte et variée. Dans leurs brochures d'aspect modeste, mais auxquelles il ne manque que l'importance typographique, ils présentent les grandes figures de l'histoire, les villes, les questions politiques, les meilleures pages des écrivains...

Si vous désirez les lire, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes à titre gracieux.

Beaucoup d'entre elles sont épuisées. Mais il en paraît toujours de nouvelles, grâce aux dons toujours plus nombreux qui nous parviennent pour notre fonds d'édition.

Nous pouvons maintenant vous envoyer :

- ROSA BAILLY : **Petite Histoire de Pologne.**
 - ROSA BAILLY : **Histoire de l'Amitié franco-polonaise.**
 - E. NOUVEL : **Kosciuszko.**
 - E. NOUVEL : **Poniatowski.**
 - S. ROMIN : **Pilsudski.**
 - M. WEISSEN-SZUMLANSKA : **Dans les campagnes polonaises.**
 - ROSA BAILLY : **Bydgoszcz.**
 - ROSA BAILLY : **Guide de Pologne.**
 - MICKIEWICZ : **Pages choisies.**
 - MARIE KONOPNICKA : **Terre à Terre et Mariette.**
 - A. WYLEZYNSKA : **Jeunes poètes polonais.**
 - BOY : **Mes Confessions.**
 - FREDRO : **Trois médecins pour un malade** (comédie en 1 acte).
 - A. WYLEZYNSKA : **L'émigration polonaise en France.**
 - SIEROSZEWSKI : **A la lisière des forêts.**
 - MICKIEWICZ : **Les Aïeux.**
 - **Monsieur Thadée.**
 - B. KIELSKI : **Mickiewicz, sa vie, son œuvre.**
- Catalogue des principaux ouvrages parus en français sur la Pologne jusqu'en 1929.*

DES TIMBRES

Pour vos collections, philatélistes, les Amis de la Pologne vous enverront à titre gracieux, sur simple demande accompagnée d'un timbre pour la réponse, un choix de timbres de Pologne et de Lithuanie.

DES PROJECTIONS ET DES FILMS

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos films documentaires sur Varsovie, Vilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Karpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

DES CARTES POSTALES

Un des plus jolis moyens de répandre en France la connaissance de la Pologne !

- Achetez nos cartes postales :
- Série de 12 vues (villes, paysages) : 1 franc.
- Série de 10 vues en héliogravure, la série : 1 fr. 50.
- I et II. Varsovie.
- III. Czenstochowa et les paysans.
- IV. La mer et l'industrie.
- Nouvelle série de 10 sujets divers : 1 fr. 50.

UN INSIGNE

Exécuté d'après les dessins de l'Ecole Boule, l'insigne des Amis de la Pologne, en émail blanc et rouge, avec des initiales dorées, est un modèle de sobre élégance, dans un goût moderne.

Prix de l'insigne : 3 francs.

DE BELLES ET PROFITABLES VACANCES

Les enfants et les jeunes gens surmenés et affaiblis reprennent une santé superbe en deux mois d'été passés au Cannet, près Cannes (A.-M.), chez M. Garnier, docteur en pharmacie, en sa pension de famille, où ils sont l'objet des soins les plus dévoués et d'une surveillance constante. Air marin ; air de la montagne ; bains ; excursions. Lisez sur demande. Prix modéré. Ecrivez sans tarder (2, rue Victor Hugo).

BARTEK

L'Auberge Polonaise

9, Rue Royer-Collard, PARIS (5^e)

Excellente cuisine française et polonaise servie par des Polonaises en costumes nationaux dans le décor le plus artistique et le plus original.

PRIX MODÉRÉS

Librairie Gebethner et Wolff

123, Boulevard Saint-Germain
PARIS (VI^e)

OUVRAGES ET PERIODIQUES EN
TOUTES LANGUES

Les commandes pour tous les pays, sont exécutées par retour du courrier

Sur demande envoi, chaque mois — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaise, française, polonaise, etc., classées par matières.

Compte P. K. O.
WARSAWA
Nr. 190-840

Téléph. : Littré II-69

Chèques-Postaux
PARIS
Nr. 776-84

Adr. Télég. GEBOLFF-PARIS

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.
Vice-Président : M. Robert SÉROT, député.
Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.
Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Déléguée gén. en France : Mlle Hélène KRYZANOWSKA.
Secrétaire-adjoint : M. Ph. POIRSON.

COMITÉ D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Préfet des Etudes à Ste-Barbe ; *vice-présidents* : M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; *secrétaire générale* : Mlle POLLET (Fénelon) ; *trésorier* : M. TRESSE, Inspecteur général ; *délegués* : M. VERNIER, Mlle PIEDZICKA.

COMITÉ DU QUARTIER LATIN. — *Directeurs* : MM. POIRSON, SOUTY, CLEMENT, Mlle DE LA CHASSAGNE.

COMITÉ DE RÉCEPTION. — *Directeurs* : Prince DE MÉDICIS ; Mmes de VAUX-PHALIPAU, AMEUILLE, PAPILLAULT (Henriette Hervé).

SECTION D'ÉTUDES. — *Directeur* : M. CHARLES-HENRY.

SECTION D'ART DRAMATIQUE. — *Directeurs* : MM. Paul CÉTILY, de l'Odéon, et J. KROCZYNSKI.

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE. — FRÈRES D'ARMES FRANCO-POLONAIS.

Comités et Groupements Régionaux

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE ; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER ; *secrétaire général* : M^e GARCIN ; *secrétaire* : M^e DUBOIS ; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines ; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'Ecole.

ALENÇON. — *Président* : M. JOUANNE, Archiviste ; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES ; *trésorière* : Mlle GAUCHER.

ALAIS. —

ALGER. — *Président* : M. ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel ; *vice-présidents* : Mlle CWICK, Professeur honoraire d'Ecole Normale ; M^e GORSKI, avocat à la Cour d'Appel ; *trésorier* : Mme ROBIN.

ANGERS. — *Président* : D^r BOCQUEL ; *vice-président* : M. le Chanoine URSEAU ; *trésorier-archiviste* : M. J. MOISAN.

ARLES. — *Président* : M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

ARRAS. — M. MONORY.

AURILLAC. — M. L. FARGES, ancien député.

AUTUN. — *Président* : M. Paul CAZIN ; *secrétaire* : M^e LIMAL.

AVIGNON. — *Président* : M. POINET, Ingénieur ; *secrétaire* : D^r GODLEWSKI ; *déléguée* : Mme FAGES-FABRE.

BARCELONNETTE. — M. CAIRE.

BAR-LE-DUC. — *Présidente* : Mme RÉMY, Directrice de l'E. P. S. de jeunes filles ; *vice-président* : M. LUCQUIN.

BESANÇON. — *Président* : M. VILLAT, Professeur à la Faculté des Lettres.

BETHUNE. — *Déléguée* : Mlle GIRARDIN, Professeur.

BZIERS. — *Président* : D^r VABRE ; *vice-présidente* : Mme la Directrice du Collège ; M. BALDY ; *secrétaire* : Mlle TUROT, Professeur.

BLOIS. — *Président* : M. DAUNOIS, Directeur d'Ecole Normale.

BORDEAUX. — *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA ; *secrétaire général* : M^e LEVERNE ; *trésorier* : M. GADEN.

BOUGIE. — *Président* : M. BONCASSE, Président de la Chambre de Commerce ; *secrétaire général* : M. Raoul THÉODORE ; *secrétaire* : M. ZANNEITACI ; *trésorier* : M^e SALFATI.

BOULOGNE-SUR-SEINE. — M. VACQUIER.

BOURG. —

BRIANÇON. — M. SECLER, Principal du Collège.

CAEN. — *Président* : D^r LÉBOUCHER.

CANNES. — *Secrétaire* : M. O. SIENKIEWICZ.

CARCASSONNE. — M. ROUGÉ, Négociant.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'Ecole des Arts et Métiers ; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MÉZIÈRES (Comité des Ardennes). — *Président* : Général DE WIGNACOURT ; *vice-présidents* : MM. DACREMONT, Avocat ; LAMBERT ; *secrétaire* : M. DELAHAYE, Proviseur ; *trésorier* : M. BOHRER.

CHARTRES. — *Président* : M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire général* : M. René POIRIER.

CHATEAURoux. — *Présidente* : Mme LEHOUCHE.

CHATELLERAULT. — *Président* : M^e JAMET, Avocat.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILLON ; *vice-président* : M. BRIÈRE ; *secrétaire* : M. POSTEL.

CHOLET. —

CLERMONT-FERRAND. — *Président* : M. DESDEVISES DU DÉZERT, Doyen de la Faculté des Lettres ; *vice-présidente* : Mme LHIRONDELLE.

COGNAC. — *Président* : M. Georges MÉNIER, Maire ; *délégué* : M. ROUX ; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Profes.

COLMAR. — *Président* : M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur Général ; *vice-président* : M^e FEHNER, Avocat ; *secrétaires* : M. DIETRICH ; Mlle Alice STEGER, Professeur ; *trésorier* : M. SCHÄDLIN, Juge au Tribunal.

COMMERCY. —

(A suivre)